RO EST. 0002.03

Grün Ly. 78 1
7951

VOYAGE
Pittoresque
DANS LA
REGENCE D'ALGER

EXÉCUTÉ EN 1833, ET LITHOGRAPHIÉ

par

E. LESSORE, & W. WYLD.

Dedié

A

M. Horace Vernet

1835

BIBLIOTECA CENTRALE
R.C.

PUBLIÉ,

et imprimé par

CHARLES MOTTE

Lithographe du Roi, et du Duc d'Orléans

Paris

Rue S. Honoré N° 290.

Ub 43(A)
fol.
EO72900 - EO72970

Planche I.

Vue générale d'Alger, prise du Port.

Alger ressemble à une vaste carrière de marbre blanc dont les blocs s'élèveraient graduellement en amphithéâtre sur le bord de la mer; de loin son aspect est triste et sauvage; mais à mesure que l'on approche, il prend ce caractère simple et pittoresque qui plaît à l'œil et rappelle les descriptions mystérieuses des écrivains arabes. Au milieu de ces masses carrées, de nombreux dômes et minarets viennent rompre et varier la monotonie des premières lignes.

Au coucher du soleil (moment que nous avons choisi dans notre dessin), Alger, vue du bord de la mer, prend une apparence d'immensité en se confondant dans une atmosphère de vapeurs. La Casbah, demeure du Dey, domine la ville, comme en Europe, au moyen âge, le château du seigneur dominait la demeure des vassaux; sa longue muraille percée de meurtrières ressemble à un aqueduc antique sur la cime d'une montagne, comme à Constantinople.

Le quai qui se trouve à la droite du tableau et qui conduit au môle, est garni de canons plantés dans la maçonnerie et servant à amarrer les bâtiments stationnés dans le port: c'est le lieu de débarquement et de déchargement des navires de commerce. Le port, resserré entre les fortifications du môle et les nouvelles fortifications du génie militaire, est petit, et n'offre qu'un mouillage peu sûr aux bâtiments de guerre lorsque les vents nord et nord-ouest agitent la mer. Aussi les vaisseaux et les frégates sont-ils obligés de mouiller à une bonne distance de la côte.

Depuis la conquête, on a construit au milieu du port (à gauche du dessin) un lazaret, monument de style grec, qui ressemble là à quelque corps de garde athénien arrivé sur un bateau plat: conception routinière d'un architecte qui n'a pas compris que chaque pays a son architecture ainsi que son caractère et ses mœurs.

Sur la gauche, au sommet des hauteurs avoisinant Alger, on découvre le fort de l'Empereur, commencé, dit-on, par Charles-Quint durant son expédition malencontreuse, et achevé peu d'années après: les Algériens le firent sauter en 1830; maintenant il est complétement rétabli, à l'exception d'une tour circulaire qui s'élevait au centre de la forteresse.

Les minarets, surmontés de leurs bâtons en forme de potence, auxquels à certaines heures on hisse le pavillon des fidèles, indiquent les principales mosquées de la ville. — Le grand édifice blanchâtre au bout du quai sert actuellement de bureaux pour l'administration des douanes. Le long du quai, à droite, sont les magasins de la marine.

Planche II.

Vue d'Alger.

C'est de côté que la silhouette de la ville est le plus pittoresque. Au bout d'un tapis de verdure semé de cactus et d'aloës d'un gris vert, de figuiers touffus et de chênes-verts, la ville, d'une blancheur vierge, baigne ses murs dans la Méditerranée, dont les eaux reflètent indéfiniment la lumière éclatante, puis, toujours, ses créneaux, ses meurtrières menaçantes, ses minarets s'élevant avec élégance au-dessus des mosquées. De larges ombres détachent les quartiers éloignés sur un ciel d'azur foncé et sur une mer d'un bleu noir à l'horizon. — Il est peu de tableaux aussi magiques que celui qui se déroule aux yeux du spectateur du point où nous sommes placés. Le môle, à l'extrémité de droite, a été construit et entretenu sous le règne des deys par des esclaves chrétiens: il réunit par une longue

chaussée des rochers isolés placés au-devant de la ville et qui formaient une espèce d'île : de là le nom d'Al-Djézéir (Alger), qui veut dire *île*. Dans les terrains à droite du tableau, sur le bord de la mer, les Européens ont établi depuis la conquête un cimetière provisoire que l'on reconnaît à quelques croix déja posées sur des tombeaux.

Planche III.

Rue Bab-el-Oued.

La ville d'Alger est traversée, dans toute la longueur de sa partie basse, par trois grandes rues principales, qui offrent maintenant un libre passage aux voitures. La rue de la Marine, conduisant au môle, donne un débouché à l'arrivage des marchandises venant du port; la rue Bab-el-Oued, prenant de la porte de l'Oued, va communiquer sur la grande place avec la rue de la Marine et la rue Bab-Azoun. — Lorsque les Français entrèrent à Alger, ces rues étaient très-étroites et donnaient à peine passage à un cavalier. D'immenses auvents, s'élevant au-dessus de chaque boutique pour garantir le marchand et sa marchandise de l'ardeur du soleil, avançaient sur la rue et en diminuaient la largeur; ils ont été abattus, et de plus, les maisons qui n'étaient pas assez reculées pour laisser libre la circulation des voitures. C'est dans ces trois rues que les Européens ont établi tout leur commerce de détail, construisant des maisons et des boutiques à l'européenne.

Planche IV.

Rue Bab-Azoun.

Le minaret qui domine la rue est un des plus élégants d'Alger; sa partie inférieure est blanche comme toutes les maisons, que l'on blanchissait une fois au moins tous les ans sous les deys. Sa partie supérieure est revêtue de faïences de toutes couleurs sur lesquelles sont tracés de jolis dessins; les balcons sont ornés aussi de peintures pleines de goût. C'est du haut de ces plateformes que le Muezzin appelle, tous les jours, à certaines heures, les fidèles à la prière. « Voix vivante, animée, « qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure (dit M. de la Martine) à la voix stupide « et sans conscience de la cloche de nos cathédrales. »

Planche V.

Café Maure.

C'est le lieu de réunion où viennent habituellement, trois ou quatre fois par jour, les indigènes de toutes classes et de toutes conditions prendre du café, fumer leur pipe, jouer aux dames, et passer à écouter de la musique leurs moments de douceur et de paresse : peuple admirable pour si bien savoir goûter les jouissances paisibles de la vie, faire le moins possible, tenir les sens dans un calme imperturbable et sans jamais subir les atteintes de l'ennui. Là, nulle distinction de rang ni de fortune; le pauvre bédouin en haillons vient s'accroupir à côté du riche Maure vêtu de magnifiques soieries. S'il n'a point de pipe, il emprunte celle de son riche voisin; s'il veut dissiper les vapeurs du café et du tabac, il boit de l'eau dans le pot au service de tous. Le Maure, à qui on a offert une tasse de café, témoigne ordinairement sa satisfaction par une de ces bruyantes flatuosités qui annoncent la plénitude

de son estomac. Là, ils sont tous frères, assis sur la même natte, sur le même bout de tapis, écoutant dans une extase tranquille les chants du musicien qui leur dit quelque conte arabe, souvent assaisonné de bons mots qui font circuler le sourire sur toutes les lèvres. Leur musique est loin d'être harmonieuse; mais elle leur est familière, et ils la préfèrent à la nôtre, parce que sa monotonie provoque une douce somnolence et convient aux habitudes de leur vie indolente et efféminée. Mais, sans doute, pour comprendre ce bonheur, il faut aimer l'ineffable « dolce far niente », la pipe et le café, — ce café plein d'arôme et servi brûlant, pour un sou, dans une petite tasse, avec le marc dans lequel il a été bouilli. — Le musicien est un personnage entouré d'une considération particulière; il a de gros gages, et jouit du privilége de fumer et de boire gratis. Le violon arabe n'a que deux cordes. Le violon européen est également en usage à Alger; mais les musiciens s'en servent, ainsi que du premier, en le tenant comme une basse: ils ont en outre la mandoline italienne, une flûte percée à huit trous, et le tympanon des anciens, qui se fait avec un vase de terre cuite revêtu d'une peau. — Le Maure qui se trouve, dans notre dessin, à la droite du musicien, est un habitant de Médéa, vêtu d'un gilet à raies rouges, bleues et blanches, et d'un haïk, espèce de manteau de laine blanche qui s'attache sur la tête avec une corde de poil de chameau. Ce Maure, que nous avons beaucoup connu, se nommait Hadji Ibrahim; sa démarche était fière et pleine de noblesse; il recevait tous les hommages dus à sa qualité d'Hadji, c'est-à-dire, de Musulman ayant fait le saint pèlerinage de la Mecque: ses amis venaient baiser avec respect le coin de son manteau quand il arrivait à la ville apportant de la laitue, car il était marchand de salade. — Les autres figures sont de jeunes Maures d'Alger, hôtes ordinaires du café, qui passent bon nombre d'heures de leurs journées, occupés à ne rien faire, jusqu'à ce que, devenus hommes, ils aient des femmes et des enfants.

Planche VI.

Bab-el-Oued.

Bab-el-Oued, ou la Porte du Ruisseau, est située au nord d'Alger; autrefois elle conduisait à un faubourg très-long qui est maintenant ruiné. On a fait une grande place d'armes sur tout le terrain qui borde la mer, emplacement d'un ancien cimetière mahométan qui s'étend jusqu'au fort des Vingt-quatre heures, situé à peu de distance. — Le bâtiment du milieu, qui s'élève au-dessus des fortifications, était destiné sous les deys à la fonte des canons. Le bâtiment surmonté d'un palmier, à droite du dessin, est le tombeau d'un Marabout, homme de sainte mémoire, pour avoir suivi avec zèle la loi de Mahomet: aussi sa tombe est-elle ombragée du palmier, privilége des hommes saints. Il n'existe plus qu'une partie de la belle fontaine qui était non loin de là. Le minaret que l'on voit au-dessus est celui d'une mosquée réservée pour les femmes. — Les charrois qui arrivent aux portes de la ville se font à dos d'ânes, de mulets et de chameaux. Les ânes sont d'une race fort petite, mais ils sont robustes et sobres; les mulets sont de bonne race et fort estimés.

Planche VII.

Marchand Maure.

Les boutiques sont de petites pièces carrées. Des planches établies autour, quelques coffres pour serrer la menue marchandise, un tapis ou une natte servant de parquet, tel en est l'ameublement. Les marchands d'ordinaire ont peu de spécialité: ils vendent également du poivre, du sel, des étoffes, des légumes, des tapis, et font toutes les petites fournitures de la vie usuelle. Assis sur le bord de son établissement, qui est presque au niveau du pavé, ou bien accroupi sur sa natte, le Maure, homme paisible et de peu d'ambition, attend le chaland, fumant sa pipe ou buvant du café; il provoque

rarement à la vente; son prix est fixe; il ne se donne pas l'embarras de la tenue des livres, car le commerce se fait de bonne foi entre Musulmans. Aux heures de ses repas et le soir, le marchand ferme sa boutique à l'aide d'un auvent qu'il baisse, et retourne à sa maison dans quelque quartier éloigné de la ville.

Planche VIII.

Vue de la Mosquée.

Du point où nous nous trouvons il est facile de se faire une idée exacte du caractère de l'architecture mauresque. Peu soigneuse des détails, elle n'envisage qu'un ensemble à la fois simple, immense et varié; ennemie de la symétrie, elle balance avec art et avec goût les lignes par des formes toujours variées, mais ayant toujours le même principe. Ses caprices sont toujours motivés, et elle a, selon nous, une spécialité que nous cherchons souvent en vain dans nos monuments. Le premier soin de l'architecte maure, en construisant un édifice, est de lui donner toujours une apparence extérieure qui en fait deviner la destination jusque dans ses moindres détails: à tel point, qu'il est facile, pour quiconque a étudié un peu ce genre de construction, de se rendre compte de la forme intérieure à la simple inspection de la forme extérieure.

Planche IX.

Mosquée.

La mosquée dont nous donnons un dessin est maintenant convertie en église catholique; elle a été prise aux Mahométans, et l'autel consacré au culte catholique remplace maintenant la chaire d'où les imans disaient la prière publique et récitaient les versets du koran. C'est une des plus belles d'Alger: les colonnes qui soutiennent les dômes sont en beau marbre blanc, et chaque dôme est orné de dessins sculptés avec beaucoup d'art dans le plâtre. Des versets du koran, en caractères sculptés et rehaussés d'or sur des fonds de différentes couleurs, ornent les quatre côtés du dôme principal et la niche réservée à l'iman. Les parois de la partie inférieure du mur sont revêtues de faience peinte. Il y avait, comme dans les autres mosquées, des nattes et des tapis orientaux sur tout le plancher et sur le bas des colonnes et des murs où s'adossait le fidèle en faisant sa prière, ou en débitant, sur une espèce de chapelet, des prières au prophète, aussi nombreuses que les litanies des saints.

Planche X.

Moulin Arabe.

Les Algériens sont peu avancés dans l'art de la mécanique, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par l'inspection de cette planche; mais il faut se garder d'en tirer une conclusion trop générale. Si les arabes n'ont que des moulins informes pour faire leur farine, il est d'autres branches de l'industrie dans lesquelles ils ne nous sont en rien inférieurs: par exemple, ils excellent dans l'art d'extraire de l'essence de rose et de jasmin, qu'ils savent fabriquer avec une perfection que ne peuvent égaler nos plus habiles chimistes praticiens. Ils font des tapis qui rivalisent avec ceux de Smyrne et de Constantinople, et préparent la laine avec une finesse qui lui donne une admirable aptitude à prendre toutes les couleurs.

Du reste, quant à nous autres peintres, nous gagnons sous le rapport pittoresque à leur ignorance, et nous avons vu dans cette maison arabe de meunier une scène pleine de variété et de mouvement.

Planche XI.

Vue de la Marine.

Le grand bâtiment carré qui est au milieu du dessin était autrefois l'hôtel de l'intendant ou ministre de la marine : ce chef était à la nomination du dey, qui le choisissait ordinairement parmi les corsaires les plus anciens et les plus expérimentés. Comme la fortune des Algériens venait presque entièrement de la piraterie, l'intendant de la marine était un personnage d'une grande influence et d'une haute considération : ses attributions s'étendaient sur toutes les opérations du port; il faisait l'inspection des arrivées et des départs de tous les bâtiments, jugeait avec un conseil d'amirauté tous les différends qui pouvaient survenir, et présidait aux armements de l'état. Les capitaines de corsaires ou raïs faisaient un corps à part, indépendant, et étaient très-considérés à cause de la noblesse de leur état et des richesses qu'ils y amassaient; ils équipaient des bâtiments à leurs frais, enrôlaient des matelots et des soldats, et, sur une simple déclaration au ministre de la marine, allaient croiser et faire la guerre, pour leur compte, aux navires appartenant aux mécréants ou à leurs ennemis particuliers. En cas de capture, il se faisait un partage par lots, attribués d'abord au dey, puis au capitaine, et aux actionnaires ou propriétaires du bâtiment, enfin aux soldats ayant coopéré à la capture. Le dey, à qui de droit était dévolu le huitième de la capture, avait soin de choisir, lorsqu'il y avait des esclaves, ceux qui lui présentaient le plus d'avantages sous le rapport du grade ou de la condition, et qui lui offraient l'espoir d'une forte rançon.

Admettant ce genre de commerce, usité en tout temps chez ces peuples, et par eux regardé comme fort simple et fort licite, il faut se garder de croire que ces corsaires fussent tous des bêtes féroces, ne se plaisant qu'au brigandage et au meurtre : nous en avons connu plusieurs qui, après avoir passé à ce métier une partie de leur vie, mènent maintenant une existence tranquille et paraissent avoir des mœurs aussi peu belliqueuses que s'ils ne fussent jamais sortis d'une boutique. Il n'est personne à Alger qui ne connaisse Ali, le corsaire, aujourd'hui employé aux magasins de la marine, Ali, dont le caractère paraît si doux et si paisible, Ali, cet homme si prévenant, si impassible, et si soumis aux arrêts de la destinée; il a vu son pays conquis et semble s'être résigné : après avoir été le plus acharné et le plus intrépide ennemi des chrétiens, lorsqu'il commandait en corsaire, il remplit encore avec zèle, pour le compte des vainqueurs, un service à la marine; car, dit-il, il a été placé là par la destinée, il doit y rester. Un autre raïs, que nous voyions souvent, est maintenant homme de peine dans un café maure, où il jouit toujours, de la part de ses coréligionnaires, de la considération attachée à son ancienne qualité de capitaine.

L'hôtel de la marine, devant lequel se trouve un kiosk, ou pavillon de réception, en bois sculpté et peint avec art, est habité aujourd'hui par le commandant de la station; toutes les autres constructions qui l'environnent sont affectées au service du port et de la marine.

Planche XII.

Place Juba.

Cette place servait avant la conquête de marché aux esclaves. Ces esclaves étaient ordinairement des nègres amenés à Alger par les Mozabites, peuplade qui habite le bord du grand désert et étend ses relations commerciales jusqu'au Tombouctou, d'où viennent presque tous les esclaves noirs qui

se trouvent sur la côte septentrionale de l'Afrique. Jusqu'à présent ce commerce a toujours existé à Alger, mais il ne se fait plus sur la place publique.

Les marchands d'esclaves passent leurs traités dans les cafés et chez les barbiers. Les esclaves ne s'achètent plus que fort jeunes, parce qu'il leur est devenu trop facile de s'échapper, en se réfugiant soit dans une tribu voisine et ennemie, soit auprès de quelque Européen qui peut favoriser leur évasion. Rarement ils sont réduits à une condition malheureuse dans leur état de servitude; ils trouvent presque toujours des maîtres fort doux, qui n'exercent sur eux qu'une autorité paternelle. Les femmes esclaves ne sont occupées qu'aux travaux domestiques; leur service est souvent moins pénible que celui des personnes condamnées chez nous, par la fortune, à l'état de domesticité, car en Afrique, le maître n'ayant point peur de déroger, admet ses esclaves dans son intimité, et il y gagne par leur affection et leur dévouement.

Planche XIII.

Marchand de la place Juba.

Tout le monde connait le luxe des costumes chez les Orientaux. Quelquefois leurs vêtements coûtent des sommes énormes. Le marchand dont nous avons représenté la boutique est établi au milieu de la place Juba. Cette boutique se trouve au centre de la planche précédente. Bien qu'elle ne se ferme qu'à l'aide d'un auvent, comme toutes les autres boutiques, cependant elle a quelque chose de plus somptueux : la devanture en est sculptée et peinte de diverses couleurs; le plafond est orné d'arabesques et de dorures. C'est là que nous voyions généralement les étoffes les plus riches; il vendait des écharpes tissues magnifiquement de soie et d'or, destinées à servir de turbans aux femmes, dans le harem, ou de rideaux aux portes de leurs chambres et à leurs lits. Il était également passementier, et fabriquait chez lui, à l'aide de la mécanique qu'on voit au milieu de sa boutique, des cordons de montre et des lacets qui s'appliquent, en forme de broderie, sur toutes les coutures des vêtements orientaux.

Planche XIV.

Faubourg Bab-Azoun.

Toutes les maisons en sont très-basses et ont des boutiques où les habitants de la montagne viennent faire leurs achats, en apportant des provisions aux différents marchés de la ville. On y trouve des tailleurs en burnous, des maréchaux, des selliers, enfin tous les marchands approvisionnés d'ustensiles nécessaires aux hommes de la campagne. Le faubourg est tortueux et inégal par le sol, ce qui empêche de voir de loin la porte de la ville, qui est à l'extrémité : cette porte est célèbre pour avoir été, sous le règne du dey, le lieu ordinaire des exécutions. Il y avait, plantés dans le rempart, au dessus de l'entrée de la ville, des crochets auxquels on attachait les têtes des criminels et des prisonniers qu'on décapitait; souvent même on précipitait des créneaux le criminel, qui tombait sur ces crochets et y restait suspendu, condamné à mourir là, de faim ou de douleur.

Bab-Azoun, ainsi nommé d'Azoun, architecte qui en a construit les fortifications, se trouve au sud de la ville; c'est la porte et le quartier le plus fréquentés.

PLANCHE XV.

Vallée de Mustapha.

Nous nous sommes fait une loi de reproduire scrupuleusement nos dessins tels que nous les avons exécutés sur les lieux, pendant notre séjour en Afrique, y retraçant pierre pour pierre, arbre pour arbre. Le dessin de cette planche a été fait vers le milieu du mois de février; ainsi, il est facile aux personnes qui n'ont point vu l'Afrique, de voir combien les saisons, dans ce pays, anticipent sur les nôtres. A la mi-janvier, la sève commence à se mouvoir et croît avec une rapidité telle, qu'en février les campagnes se couvrent de feuilles et de fleurs. L'œil d'un Européen est alors bien émerveillé de la variété et de la richesse de cette végétation : à côté de tous nos arbres, de tous nos végétaux d'Europe, s'élèvent une foule d'arbres et de plantes indigènes, qui croissent, fleurissent et portent des fruits sans culture et comme par enchantement. La vallée de Mustapha, qui est à peu de distance d'Alger, est pleine de délicieuses habitations de campagne, où les riches Algériens allaient passer, avec leur famille, la saison des chaleurs. Grand nombre de ces maisons ont été ravagées pendant la guerre; presque toutes celles qui restent ont été achetées par des Européens, qui les entretiennent tant bien que mal, et y font des réparations et des embellissements à leur manière.

Le grand bâtiment au centre du dessin est une vaste caserne, devant laquelle se trouve une grande place, qui s'étend jusqu'au bord de la mer, et sert à la manœuvre des troupes. C'était autrefois la maison de campagne de l'aga des janissaires. Au-delà, à droite, on aperçoit la Maison carrée, la chaîne du petit Atlas et les hauteurs couvertes de neige du Jurjura.

PLANCHE XVI.

Vue générale prise à Bal-el-Oued.

Cette vue est prise du haut du cimetière qui se trouve au nord d'Alger; promenade très-pittoresque, d'où l'on peut découvrir la ville, la baie entière et la chaîne du petit Atlas, jusqu'au cap Matifou. Des deux cimetières qui sont de chaque côté de la ville, celui-ci est le plus considérable et le plus riche en monuments : on y trouve un grand nombre de tombeaux, élevés en l'honneur des marabouts et de plusieurs familles de deys; deux mosquées, dont une, celle de Sidi Abdérahman, se trouve à la droite du dessin. Il est orné d'arbres verts, et naguère il l'était de palmiers, dont la plupart sont coupés maintenant : car, après la conquête, au lieu de monter au haut des palmiers pour en cueillir les fruits, on coupait ces arbres vénérés et cultivés avec tant de soin par les Maures; esprit de dévastation qui a nécessité, de la part du gouvernement, des ordonnances spéciales. La partie inférieure de ce cimetière a été détruite pour faire une place d'armes : un peu plus haut, les sépultures ont été violées pour établir des jardins, et les pierres tumulaires servent à en construire les murailles.

PLANCHE XVII.

Route du Jardin du Dey.

La route du jardin du dey est enclavée dans une double haie d'aloës et de cactus. Ce cactus, qui, dans nos serres, n'est qu'une frêle plante de deux ou trois pieds, s'élève, en Afrique, à une hauteur de vingt ou vingt-cinq pieds. Les Arabes en forment d'excellentes haies pour entourer leurs habitations de campagne, et se nourrissent de la figue sauvage qu'il porte chaque année.

Toute la partie septentrionale de l'Afrique, qui se trouve si peu éloignée de la zone torride et qui est garantie de son influence brûlante par une chaîne de hautes montagnes, est embellie par

la plus riche végétation. Les cactus, les orangers, les citronniers, les oliviers, qui ne sont, dans le midi de la France, que de chétifs arbres, étonnent par leur élévation et leur force l'œil inhabitué d'un Européen. Il en est de même de tous les végétaux en Afrique : aussi, est-il peu de pays au monde appelés à une plus haute prospérité agricole, aussitôt que la civilisation s'y sera introduite.

Planche XVIII.

Tuilerie.

Il y a dans les environs d'Alger plusieurs tuileries, où les Arabes fabriquent des pots et des fourneaux de pipes, avec une habileté qui leur est particulière. Leurs vases les plus communs, quoique grossiers et mal tournés, ont cependant une forme simple et élégante, qui rappelle les vieux vases de l'Égypte et de la Grèce. Leurs cruches sont des amphores antiques à deux anses.

Planche XIX.

Jeu de Dames.

De tous les jeux connus à Alger, le jeu de dames est sans contredit le plus usité. Les Arabes ne sont joueurs que pour passer le temps et non par l'appât du gain, car le bénéfice de nombreuses victoires se réduit le plus souvent à une tasse de café d'un sou. Quelquefois ils portent, comme signe de défaite, pendant le jeu, une branche d'asperge ou d'arbre qu'ils attachent au turban du vaincu, comme chez nous, les soldats, au jeu de la drogue, se plantent sur le nez une épingle de blanchisseuse. Leur manière de jouer aux dames est la même que la nôtre, à l'exception qu'ils ne prennent pas les pions en arrière.

Planche XX.

Intérieur de maison.

La salle ici représentée est une des plus belles qui existent à Alger; le plafond surtout en est sculpté avec un goût admirable; les ornements en relief sont dorés et peints avec soin, et les parois de la muraille revêtues de faïences élégantes. C'est la salle des repas. Au fond se trouve une petite pièce en retraite, entourée de buffets pour desservir. Autour de la grande pièce est une petite galerie en bois où l'on dépose les fruits, la menue vaisselle et les instruments de table; ces instruments sont peu nombreux : ce sont quelques plats, des cuillers en bois, quelquefois en ivoire, une cruche remplie d'eau. La table, qui est ronde et souvent en métal, ne s'élève qu'à un pied de terre. La famille s'accroupit à l'entour, et puise sans cérémonie, avec les doigts, dans le plat. Leurs mets sont apprêtés avec beaucoup de sucre, d'épices et d'essence de rose et de jasmin : les plus célèbres sont le pillau et le couscoussou. Le pillau est une espèce de pudding mêlé de bœuf et de mouton salé; le couscoussou se compose de viandes et de légumes de toutes sortes, cuits à la vapeur du riz et des épices : c'est le mets le plus distingué qu'un Algérien offre à ses hôtes, aux jours de fête ou lorsqu'il fait l'honneur à des étrangers de les admettre à sa table; dans ce cas, les femmes se retirent dans leurs appartements, où elles donnent souvent aussi des repas aux personnes de leur sexe. La cuisine algérienne possède encore des pâtisseries apprêtées, assaisonnées et parfumées de vingt manières différentes. Ces pâtisseries se servent sur de petits plats ornés de roses et de fleurs, quelquefois de petites bougies allumées.

Planche XXI.

Marché à Bab-Azoun.

La vue est prise en sortant de la porte de la ville. C'est le principal marché où les habitants de la campagne et des tribus voisines viennent apporter le matin des approvisionnements destinés à la consommation des habitants d'Alger. Le terrain est inégal, et s'élève par gradins et par sinuosités jusqu'à la fontaine qui domine l'emplacement du marché. Cette fontaine, construite par les Maures, est disposée d'une manière très-ingénieuse, comme presque toutes celles que l'on rencontre dans la campagne. Au milieu de la façade est un petit avant-corps, d'où l'eau tombe dans un bassin et se déverse ensuite de chaque côté dans deux bassins plus grands, qui servent d'abreuvoir aux animaux. Au-dessus du corps en saillie on lit une inscription arabe, qui prescrit aux fidèles d'entretenir et de conserver la fontaine avec un respect religieux : aussi les Arabes ont-ils une espèce de culte pour ces monuments, et dans leurs dispositions testamentaires ils lèguent ordinairement une portion de leurs biens à l'administration des fontaines.

Planche XXII.

Tourneur.

Les Maures se servent de leurs pieds avec une adresse peu commune ; quand ils sont accroupis, ils retiennent souvent leur pipe entre leurs orteils. Les femmes tiennent de la même manière leur fil et leurs étoffes lorsqu'elles cousent. Le tourneur dont nous représentons ici la boutique fait mouvoir son tour au moyen d'un archet qu'il tient à la main droite, et en appuyant son pied droit sur l'outil dirigé par la main gauche; il façonne ainsi avec beaucoup de précision des jouets d'enfants, des chaises, des tuyaux de pipe, des cuillers, des boîtes et une infinité d'ustensiles. On est étonné qu'avec la routine seule, et sans aucune idée des proportions et des mesures géométriques, il puisse parvenir à tourner des ouvrages aussi gracieux. Les Maures déploient la même habileté en sculpture et en ciselure, arts qui semblent exiger des connaissances plus positives.

Planche XXIII.

Teinturier.

L'art de la teinture n'est arriéré sous aucun rapport à Alger. Les Maures fabriquent des couleurs aussi vives et plus durables que les nôtres; ils en possèdent même quelques-unes dont on n'a point encore atteint l'éclat chez nous; leur rouge pourpre, par exemple, est beaucoup plus brillant que celui qu'on fait dans nos fabriques. Ils apportent dans la préparation de leurs couleurs un soin qui leur donne plus de solidité et des nuances plus délicates : par leurs relations plus immédiates avec l'Orient, ils se procurent des matériaux plus purs que les nôtres et mettent plus de conscience dans leur mise en œuvre. Comme c'est principalement dans leurs costumes et dans les tentures de leurs appartements qu'ils étalent le plus de luxe, il n'est pas étonnant que les Maures aient conservé avec tant de soin un art qui a toujours été si célèbre dans leur pays.

PLANCHE XXIV.

Ecole.

Il y a à Alger un assez grand nombre d'écoles, où les Maures envoient leurs enfants apprendre à lire et à écrire. Le cogia ou écrivain, qui est le maître d'école, est très-respecté à cause de son savoir et de son honorable profession. Sa science ne s'étend pas ordinairement au-delà du Koran, le livre des livres, qui contient tout selon les musulmans : ainsi, c'est dans la connaissance des préceptes de Mahomet que le maître instruit ses élèves. Son mode d'enseignement ressemble à l'enseignement mutuel parmi nous. Les élèves répètent en chœur la lettre ou le verset dicté par le professeur qui, au moyen d'une baguette qu'il tient à la main, corrige les récalcitrants et les paresseux. Les élèves ont devant eux une petite tablette sur laquelle sont écrits les versets principaux du Koran, qu'ils apprennent par cœur et qu'ils récitent tous ensemble en chantant.

L'établissement du maître d'école n'est pas plus somptueux que celui du vulgaire des marchands; il est comme les boutiquiers ordinaires, ouvert dans la rue, et pour ne point perdre de place, il y a des bancs en l'air, formant un second étage. Les musulmans écrivent avec des roseaux qu'ils appellent en arabe kelem, dérivant probablement du mot grec κάλαμος. Leur encrier a la forme de ces écritoires du moyen âge, qu'on retrouve dans les anciens manuscrits apportés d'Orient, après la prise de Constantinople.

La beauté des enfants dans ce pays, et la fraîcheur de leur teint, ont été remarquées par tous les voyageurs; rien de plus gracieux que leurs costumes. Dans la race des Maures ils perdent beaucoup en prenant de l'âge; un changement contraire semblerait s'opérer chez les Bédouins, qui deviennent plus forts et d'une taille bien plus élevée.

PLANCHE XXV.

Fête mauresque.

Les femmes d'Alger sont voilées lorsqu'elles paraissent en public ou devant un étranger. Les Européennes seules, jusqu'à présent, ont pu les voir et juger leur beauté; c'est ainsi que nous avons appris que parmi les femmes maures, cachées à nos yeux sous un voile si mystérieux, il s'en trouve quelques-unes seulement d'une beauté remarquable; mais que du reste cette beauté n'est soutenue par aucun charme de manières ni d'instruction. L'ignorance profonde dans laquelle elles sont élevées les entretient dans un état d'avilissement qui n'inspire que la compassion.

Les seules femmes que les hommes puissent voir en public sont les danseuses, placées sous l'autorité du mézoar. La prostitution a existé de tous les temps à Alger; le mézoar, qui a la surveillance et retire les hauts profits de ce monstrueux commerce, paie au gouvernement une énorme rétribution, moyennant laquelle il dispose à volonté de toutes les femmes jetées par la misère ou le vice dans cet état de dégradation. A certains jours du mois il donne, dans différentes maisons, des fêtes où le public est admis : ces fêtes ont lieu le soir, dans la cour carrée qui se trouve au milieu de toutes les habitations d'Alger. Le plancher est orné de tapisseries, sur lesquelles les Maures s'accroupissent en rond devant l'estrade où se placent les musiciens. Les balcons du premier étage et la terrasse de la maison sont réservés aux femmes; elles descendent tour à tour et exécutent, à la lueur d'un flambeau, des danses lascives au milieu d'un cercle de nombreux spectateurs. Elles sont légèrement vêtues d'une chemise de gaze, d'une ceinture brodée d'or, et d'un mouchoir

qu'elles attachent à leur ceinture, et qui recouvre leurs jambes jusqu'aux pieds en forme de jupon. Leur visage est bizarrement orné de petites feuilles d'or, et elles tiennent à la main deux écharpes qu'elles agitent en l'air en balançant leurs bras. Le caractère de leur danse n'exige pas beaucoup d'espace, car elles se tiennent, en trépignant des pieds, sur un petit tapis étendu au milieu de la salle, et après avoir chanté des espèces de romances, avec cet air plaintif qu'on retrouve dans la bouche de toutes les femmes de l'Orient, et même de la Grèce et de l'Italie, et après s'être épuisées de fatigue, elles terminent leur danse en étendant un mouchoir devant leurs yeux en signe de pudeur. De temps en temps elles boivent, pour se donner des forces, un verre d'une liqueur distillée et fermentée du jus de figue. Quelquefois elles se pâment de plaisir ou de faiblesse au milieu des félicitations des spectateurs. Quand ils sont satisfaits des efforts de la danseuse pour charmer leurs regards et exciter leurs désirs, ils s'avancent vers elle d'un pas grave, et appliquent sur toutes les parties de son visage un assez grand nombre de pièces d'or et d'argent, qu'ils mouillent de leur salive pour les faire tenir.

Planche XXVI.

Entrée de Maison.

Un grand nombre de maisons sont ainsi ornées de portes sculptées et peintes avec beaucoup de goût. Le vestibule sert de salle de réception; chez les riches Maures, les esclaves s'y tiennent pour annoncer à leur maître la visite des étrangers. Cette salle dans beaucoup de maisons est fort belle; elle est décorée de chaque côté d'une double rangée de colonnes de marbre, supportant des ogives adossées au mur, sous lesquelles sont disposées des bancs, couverts de tapis ou de nattes, pour s'asseoir en attendant la venue du maître. Celui-ci donne là des audiences, et suivant la qualité de l'étranger, le reçoit debout ou le fait asseoir à côté de lui et lui offre une pipe et du café. L'objet de la visite rempli, il le congédie sans l'admettre plus loin dans son intérieur, car les membres de la famille seuls ont le droit de pénétrer dans les autres parties de la maison. Quelquefois pour honorer son hôte, le Maure l'invite à monter chez lui et même l'admet à sa table; mais préalablement il fait avertir ses femmes, qui se retirent dans leurs appartements jusqu'à la fin de la visite.

Planche XXVII.

Vue de la baie prise à la Porte-Neuve.

Nous nous trouvons ici presque sous les murs de la Casbah, château fort habité autrefois par le dey; c'est le point par où les Français sont venus prendre possession d'Alger en 1830. L'armée a commencé à pénétrer dans la ville par la Porte-Neuve, qui se trouve au second plan à gauche du dessin, près d'un pavillon carré surmonté d'un dôme. La ville n'est défendue du côté de la terre que par un fossé qui l'entoure, et par une seule muraille crénelée. Cette espèce de fortification était bien suffisante pour repousser les attaques des Arabes, mais elle n'aurait pu tenir long-temps contre une armée européenne. On montait autrefois du faubourg Bab-Azoun à la Porte-Neuve et à la hauteur de la Casbah par un sentier peu praticable: depuis la conquête, le génie militaire a exécuté une large route dans la direction du fort de l'Empereur, qui domine les collines représentées à droite du dessin. Au bord de la baie est le fort Bab-Azoun, situé à l'extrémité du faubourg : on aperçoit dans le lointain, près de la mer, la Maison-Carrée, ancien fort construit par les Turcs et occupé aujourd'hui par les troupes françaises; c'était en 1833 la limite la plus avancée de l'armée d'occupation.

PLANCHE XXVIII.

Vue des remparts de la Casbah.

A l'entrée de la ville par le faubourg Bab-Azoun, on aperçoit du bas de la route conduisant à la porte, la longue muraille crénelée qui entoure Alger, depuis le bord de la mer jusqu'aux remparts de la Casbah. Au coucher du soleil on jouit dans cet endroit d'un spectacle admirable, mais de peu de durée, car le crépuscule y est presque insensible; les hauteurs de la ville et les meurtrières de la Casbah reçoivent alors les derniers rayons de lumière, et projettent au loin de longues ombres gigantesques qui descendent sur les quartiers inférieurs et les plongent dans une teinte bleuâtre. C'est l'heure où les Maures ferment leurs échopes et se retirent en silence dans l'intérieur de leurs maisons, ou dans des cafés où ils passent leur soirée à fumer et à entendre l'harmonie languissante du musicien.

La planche XXI[e] représentant un marché à Bab-Azoun, est prise un peu au-dessus et à la droite du dessin de cette planche. Dans les deux tableaux on retrouve la même fontaine, qui termine l'emplacement où se tient le marché : le soir ce n'est plus qu'une place déserte, où l'on ne trouve que l'empreinte des pieds des mulets, des chevaux et des chameaux; tous sont retournés vers la montagne ou rentrés dans la tribu à laquelle ils appartiennent.

PLANCHE XXIX.

Rue de la Porte-Neuve.

Au-dessus des trois grandes rues qui traversent Alger dans toute sa partie inférieure, il y en a une infinité de petites qui divisent sa partie supérieure : les principales sont la rue de la Casbah et la rue de la Porte-Neuve, qui montent jusqu'au sommet de la ville et vont se rejoindre devant la demeure du Dey, après avoir décrit de longues sinuosités. Ces rues, quoique moins peuplées maintenant, contiennent un assez grand nombre de marchands qui, à raison de leur commerce, ont moins besoin d'être exposés aux regards du public. Mais tout le commerce introduit à Alger depuis la conquête se fait dans le bas de la ville. Les Européens n'aiment pas à monter; ils se sont établis dans les maisons de la partie inférieure, qu'ils ont reconstruites ou modifiées à leur goût. Ces maisons ont acquis beaucoup de valeur; tandis que les propriétés de la ville haute tombent en ruine lorsqu'elles ne sont pas habitées par le peu de Maures qui tiennent encore à leur pays par attachement pour le sol natal ou par la nécessité. Ces quartiers sont maintenant les seuls dont l'aspect ait conservé le caractère de la ville primitive.

PLANCHE XXX.

Bains du Dey.

Ils sont dans un petit jardin entouré de murs qui se trouve dans l'intérieur de la Casbah.

Sous le pavillon de droite, dont le toit est sculpté et peint avec soin, et les murs ornés de faïences, le dey venait souvent prendre le frais le soir avec sa famille. Derrière cette mystérieuse retraite, il y avait une volière remplie d'oiseaux rares; les vases et les plates-bandes du jardin contenaient des fleurs et des arbres recherchés. Aujourd'hui encore un superbe bananier marie ses longues feuilles rubannées aux feuilles scintillantes des myrtes et des orangers : plus loin on remarque un magnifique cyprès, dont le sommet d'un vert sombre contraste avec les murailles blanches du palais.

Planche XXXI.

Abreuvoir à Mustapha-Pacha.

Sur toutes les routes qui environnent Alger, on rencontre un grand nombre de ces abreuvoirs construits par les Maures. Celui-ci était un des plus beaux : il était à peu de distance de la ville, au bord de la mer, au-dessous de la vallée de Mustapha-Pacha. Derrière cette fontaine on découvre une maison assez considérable qui était autrefois un lavoir de laines. Tout le littoral de la mer qui se trouve dans cette partie, est cultivé avec soin et couvert de maisons de plaisance et de métairies.

Planche XXXII.

Hôtel de la Marine.

Nous avons déja donné un dessin de cet édifice destiné, du temps du Dey, à servir d'hôtel au commandant ou ministre de la marine. Cette nouvelle planche représente la façade opposée qui est du côté des batteries élevées sur le môle. L'architecture de ce bâtiment porte un cachet d'originalité trop remarquable pour que nous négligions de la faire connaître sous ses différents points de vue : c'est une des constructions les plus élégantes et les plus caractéristiques de la ville. Au bas sont deux belles fontaines ; à côté, plusieurs bâtiments destinés au service de la marine : c'est près de là que sont amenés les bâtiments qu'on radoube ; c'est aussi l'endroit où viennent aborder les embarcations des navires. Sous le règne du Dey, la foule des curieux et des marchands s'y rassemblait lorsque quelque corsaire rentrait dans le port ramenant une riche capture.

Planche XXXIII.

Rue de la Casbah.

Cette rue toute tortueuse s'élève par gradins et par marches du bas de la ville jusqu'à la Casbah : c'est une des principales et la plus longue d'Alger ; elle est voûtée dans plusieurs endroits : autrefois elle était très-peuplée et très-marchande ; on y remarquait de belles boutiques et des maisons construites avec recherche et élégance. Aujourd'hui elle ne présente plus qu'un aspect triste ; et depuis le jour où le Dey descendit de son palais, entouré de ses sujets, qui s'agenouillaient pour la dernière fois devant ses pas, les habitants évitent ce chemin pour ne point rencontrer le soldat qui habite la demeure de leur maître déchu.

Planche XXXIV.

Fontaine Birkadem.

Cette fontaine, placée dans un des sites les plus agréables, est aussi une des plus célèbres des environs d'Alger. Les sentiers continuellement bordés d'arbres et de fleurs qui conduisent à cet endroit, en font une promenade délicieuse. La fontaine est à trois lieues environ de la ville. Sous les arcades qui la décorent est établi un café arabe. De tout temps, sous le climat brûlant de l'Asie et de l'Afrique, les fontaines ont été un lieu ordinaire de réunion. La Bible fait souvent mention de cet usage, et grand nombre de contes arabes sont empruntés à quelque événement arrivé près des fontaines.

Planche XXXV.

Passage Jenné.

Il se tient tous les matins un marché dans ce passage : les négresses y apportent de petits pains, de la farine de froment ou de maïs dans des corbeilles de jonc, et des gâteaux. Leur costume a un caractère tout particulier : par-dessus les vêtements ordinaires des femmes maures, elles portent un manteau de toile bleue rayée, dont elles s'enveloppent tout le corps et qu'elles rattachent sur leur tête à la manière des anciennes coiffures égyptiennes. Ces négresses, la plupart originaires du Tombouctou, ont un très-beau type de tête; elles sont grandes et sveltes et ont les extrémités attachées avec beaucoup de délicatesse; leurs mains et leurs bras sont surtout d'une forme remarquable : elles s'ornent de colliers d'or ou d'argent, de pierres blanches ou de corail, et portent à leurs bras et à leurs jambes des bracelets d'or et d'argent. A gauche du passage on voit un café habituellement fréquenté par les nègres du pays, et à l'extrémité une belle boutique de barbier, lieu ordinaire de réunion des discoureurs politiques d'Alger.

Planche XXXVI.

Danse de Nègres.

Après les quarante jours de jeûne du Ramadan, les Musulmans célèbrent la fête du Baïram. Les danses qui ont lieu à cette occasion ont surtout attiré notre attention. Les nègres d'Alger, esclaves ou libres, se réunissent par groupes de dix hommes à cinquante, pour se réjouir et danser la plus grande partie de la journée. Après avoir long-temps parcouru les rues de la ville et dansé au son de la musique devant les portes des maisons de leurs maîtres ou de leurs patrons, ils se rassemblent à Bab-el-Oued. Chaque danseur tient à ses deux mains un instrument en fer qui ressemble à des castagnettes, d'un pied environ de dimension. Il n'y a par bande qu'un seul tambour. Le musicien porte ce tambour à sa gauche; il le bat en mesure avec les doigts de la main gauche, et au moyen d'une baguette en forme de serpe qu'il tient à la main droite. D'autres ne sont armés que de bâtons courts. Ces groupes sont les plus intéressants : il y a dans leur danse plus de caractère et plus de variété dans les attitudes. Leurs bâtons se rencontrent et se frappent en l'air avec une mesure et une précision telles, qu'à entendre leur choc on dirait que deux seulement se sont rencontrés. La marche se fait sur deux rangs. Les danseurs se tournent en tous sens, et frappent en cadence les bâtons de ceux qui se trouvent en avant, en arrière et à côté d'eux. A certains temps de la mesure, ils frappent par-dessus leurs épaules sans se détourner. Les musiciens se tiennent ordinairement au milieu de la danse, et les danseurs forment à l'entour un cercle bondissant. Quelquefois ils s'arrêtent tout d'un coup, puis font quelques pas, de l'air le plus grave du monde, en balançant leur tête et leurs bras de droite et de gauche. Quelques-uns quittent leur rang, s'élancent au milieu du cercle, commencent à tourner sur eux-mêmes, et terminent leur pirouette en s'inclinant jusqu'à terre. Il serait trop long de détailler tous les incidents de cette danse, qui chez nous paraîtrait bizarre, et qui cependant porte un cachet d'originalité très-remarquable.

PLANCHE XXXVII.

Salle de Bains.

Quoique la manière de prendre les bains en Orient et sur la côte septentrionale de l'Afrique soit assez généralement connue, nous croyons néanmoins devoir donner quelques détails sur les bains d'Alger que nous nous plaisions à fréquenter pendant notre séjour en ce pays. La plupart de ces établissements se composent de trois pièces séparées, mais ayant communication l'une avec l'autre. La première est le vestibule et peut ressembler à telle autre entrée de maison que nous avons déja eu occasion de représenter; la seconde, qui forme le sujet de notre dessin, est celle où les baigneurs déposent leurs habits et prennent le costume du bain avant de passer à la troisième et dernière pièce.

En entrant dans la salle où se font les préparatifs pour le bain, et que nous trouvâmes chauffée à une température agréable, nous vîmes plusieurs Maures couchés sur les nattes posées autour de la salle, la plupart enveloppés d'épaisses couvertures; quelques-uns endormis, d'autres fumant et buvant du café, se reposaient après le bain. Un quart d'heure environ après notre arrivée, un mozabite vint nous déshabiller, et en place de nos vêtements, il nous affubla d'une énorme quantité de linges, qui nous enveloppait complétement de la tête aux pieds. Nous passâmes ensuite dans la salle de bain : elle ressemble à une grande voûte sombre, et sans issue apparente, sauf par la porte d'entrée; au milieu se trouve une espèce d'estrade carrée, et tout autour sont des dalles de marbre, au-dessous desquelles passe constamment un petit courant d'eau chaude. Une seule lampe éclairait cette espèce de grotte mystérieuse et ne laissait voir qu'indistinctement les personnages vêtus de blanc ou sans vêtements aucuns, qui se promenaient par la salle ou s'étendaient sur l'estrade, en attendant que leur tour vînt de subir les opérations du masseur.

Quand notre tour fut venu, on nous massa tout le corps, d'abord avec la main qu'on mouillait de temps en temps d'eau chaude, puis avec un gant en poil de chameau; enfin l'opération se termina par d'abondantes douches d'eau presque bouillante que l'on versa sur nous à plusieurs reprises.

Ces établissements de bains sont la propriété exclusive des mozabites, à qui depuis long-temps le monopole en a été accordé.

PLANCHE XXXVIII.

Tombeau à Sidi-el-Ferruch.

Ce dessin nous a été communiqué par M. Eugène Isabey, qui accompagnait l'armée d'expédition en 1830 : il représente l'intérieur d'une salle de mosquée qui se trouve à Sidi-el-Ferruch, à quatre lieues d'Alger. Le sarcophage, décoré de drapeaux, semble appartenir à un général ou à un dey. Nous en avons vu de semblables dans plusieurs mosquées à Alger et dans les environs. Les Arabes ornent ainsi le cercueil des hommes riches, des deys et des marabouts : la sculpture en est exécutée avec un soin minutieux et embellie de peintures. Les fidèles viennent s'agenouiller devant, et passent des journées entières à prier et à baiser la terre en signe de contrition. Les Mahométans, comme on sait, poussent le fanatisme dans leurs idées religieuses aussi loin qu'aucun peuple de la terre. La plupart du temps leurs marabouts, dont la mémoire est si vénérée, n'ont été que des jongleurs et même des hommes cruels. Le docteur Shaw fait à ce sujet plusieurs récits qui prouvent l'ignorance des Arabes et la

fourberie de quelques marabouts qu'il a connus. On trouve une grande pensée d'humanité dans une de leurs superstitions : ils rangent les fous au nombre des saints, parce que, disent-ils, leur ame a quitté leur corps pour aller rejoindre le grand prophète : ils ont pour eux le plus grand respect, les nourrissent, et leur abandonnent tout ce qu'ils prennent.

Planche XXXIX.

Festin juif.

La population juive est très-nombreuse à Alger. Elle s'était beaucoup accrue depuis que la domination française l'avait affranchie du joug des Turcs, et lui avait accordé l'égalité dans les droits civils. Beaucoup se sont enrichis à la suite du changement de maîtres, en se rendant médiateurs entre les conquérants et la nation vaincue; mais aussi beaucoup sont tombés dans une extrême misère par l'introduction du luxe que les Français ont apporté en Afrique et par suite de la cherté des vivres qui est devenue excessive depuis 1830. Aussi une grande partie d'entre eux n'a vu de salut que dans l'émigration, et est allée chercher une existence plus facile dans les autres points des états barbaresques. Les Juifs ont plusieurs synagogues à Alger. Ils se divisent en deux sectes distinctes : les karaïti, qui suivent à la lettre la loi de Moïse, et les rabbinistes, qui développent la loi de Moïse par les interprétations du talmud et les traditions orales : ces derniers sont incomparablement les plus nombreux.

Notre dessin représente un repas de fête qui a lieu chez eux à l'occasion de la naissance d'un enfant.

Planche XL.

Intérieur de Maison.

Les maisons d'Alger, carrées et massives à l'extérieur, sont ordinairement construites avec élégance dans l'intérieur. Il semblerait au premier aspect qu'elles doivent fatiguer par leur uniformité, étant toutes élevées sur le même dessin et d'après les mêmes principes d'architecture : il en est autrement lorsqu'on les considère de près et qu'on en détaille les ornements : les décorations viennent sans cesse rompre cette monotonie apparente. Notre dessin est pris d'un angle du premier étage d'où on voit la galerie qui donne communication aux quatre pièces qui composent cet étage. Les colonnes qui soutiennent les voûtes sont de beau marbre blanc habilement travaillé par des sculpteurs italiens. La balustrade qui garnit le tour de la galerie est en bois sculpté et verni. Ce qui donne tant de grace à ces intérieurs, c'est l'infinie variété des dessins qu'on retrouve partout. Les architectes maures n'admettent point le principe d'uniformité qui est la base de l'architecture grecque et romaine : sans tomber dans le défaut d'une irrégularité bizarre, ils s'étudient à varier sans cesse leurs dessins dans les détails, et repoussent tout ce qu'il y a d'ennuyeux dans une trop grande symétrie. Les murs blancs sont enrichis de banderoles, de faïences peintes, de tuiles vernissées, et souvent d'inscriptions et de sentences arabes rehaussées d'or et de couleurs vives. Il n'y a point de fenêtres sur la rue; celles de l'intérieur sont basses et ne laissent pénétrer dans les appartements qu'un faible jour: les Maures aiment le mystère, le silence et le repos.

Le rez-de-chaussée est occupé par les esclaves. Au-dessus des quatre chambres de maître établies au premier étage, se trouve une terrasse plate qui sert de promenade. Souvent sur cette terrasse est construit un pavillon, où les Algériennes viennent, entourées de leur famille, respirer la fraîcheur du soir, et jouir de cette vue admirable que donne la position de la ville, élevée sur une montagne et dominant la mer de tous côtés.

Planche XLI.

Pavillon de la Casbah.

La partie de la Casbah autrefois habitée par le dey est surmontée d'une galerie en bois recouverte de tuiles. Cette galerie, qui domine le château et la ville entière, est très-belle et ornée de sculptures et de peintures pleines de goût. C'était le lieu ordinaire de la promenade du dey. Le pavillon qui est dans la cour à droite du dessin est, dit-on, le lieu où se trouvait le dey lorsqu'il reçut le consul français, et c'est là, qu'à la suite d'une contestation assez vive, il répondit à une injure du consul par le fameux coup d'éventail qui devint la cause d'une rupture entre la France et les états barbaresques. Dans le bas de la cour au-dessous de cette galerie, était une grande salle au rez-de-chaussée, où le dey rendait justice, entouré de ses différents ministres. Chacun de ses sujets, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, était admis à venir exposer sa cause, qui se jugeait de suite, sans appel et sans l'aide d'aucun intermédiaire. Le dey, après avoir écouté les parties, prononçait seul, et souvent avec autant de bon sens que d'impartialité, s'il faut s'en rapporter aux récits des personnes qui ont demeuré à Alger avant la conquête. Le dernier dey était un prince très-doux, très-aimé de ses sujets. Nous avons entendu un grand nombre de Maures faire son éloge et déplorer sa perte. Il est facile de concevoir que les habitants d'Alger n'ont pas encore eu le temps d'apprécier un nouveau gouvernement qui leur assure liberté et égalité devant la loi, et qui fait place à un despotisme auquel ils étaient habitués depuis si long-temps. Ce despotisme d'ailleurs ne pesait que sur un petit nombre d'individus et sur les étrangers. Ce qui paraît affecter le plus vivement les Algériens, c'est le désarmement général et la défense de porter aucune arme. Ils se trouvent humiliés de ne pouvoir se parer même du yatagan, qui faisait partie de leur costume national.

Planche XLII.

Vue générale de Boudji.

Cette ville, dont les Français se sont rendus maîtres au mois de septembre 1833, est située au bord de la mer entre Alger et Bone. Son port est grand et fermé du côté du nord par une langue de terre ou presqu'île. Vue de la mer, Boudji ressemble à un gros bourg dont les maisons sont basses, et à peu près d'égale hauteur. Elle est construite sur le penchant d'une montagne qui descend presque à pic jusqu'à la mer. La rive est très-resserrée, et il n'y a qu'un débarcadère étroit et incommode devant la porte de la Marine, unique entrée de la ville de ce côté. Construite sur un terrain inégal, et, du côté de l'est, à moitié enfouie dans un long ravin, la ville paraît d'abord moins considérable qu'elle ne l'est réellement. Cependant elle occupe un assez vaste emplacement. Chaque habitation est entourée d'un jardin planté de citronniers, d'orangers, de jujubiers et d'autres arbres odoriférants qui cachent l'apparence malheureuse et triste que présente Boudji. Successivement occupée par les Turcs, les Espagnols, les Génois et les Arabes, cette place a été sans cesse le théâtre de la guerre et du pillage : on trouve à une certaine distance de son enceinte actuelle un grand nombre de ruines qui attestent qu'elle était autrefois beaucoup plus importante qu'elle ne l'est maintenant. Les rues sont étroites, inégales et remplies de décombres. Les maisons, basses et carrées, n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont distribuées à la mauresque, c'est-à-dire qu'elles se composent de chambres longues ou galeries obscures, occupant chacune tout un côté du bâtiment, et ayant vue sur une cour. Elles sont surmontées d'un comble recouvert en tuiles ou en chaume, comme en France, dans nos villages. Il n'y a pour ameublement qu'une soupente en bois, servant de lit, à chaque extrémité de la chambre. Sous chacun de ces lits sont les paniers qui contiennent les aliments et les provisions.

Boudji était autrefois défendue par cinq forts : Sidi Abdel-Kader, la Casbah, Moussa, le fort Rouge et Bouhak. Les deux premiers sont bâtis au bord de la mer; celui de Moussa, construit sur un plateau, domine la ville et la rade; les deux autres protégent la ville du côté de la campagne et du cap Carbon, qui forme la presqu'île. Ces fortifications ont été élevées par les différents maîtres qui ont occupé la ville, et principalement par les Génois, qui en sont restés plus long-temps en possession. Leur construction ne paraît pas remonter au-delà du XVI^e^ siècle, ainsi que l'indiquent différentes inscriptions incrustées en relief au-dessus des portes et des murs. Du reste, ces forts ne sont point entourés de fossés, leur approche n'en est point défendue, et ils ne peuvent servir qu'à préserver la place des attaques des Arabes. La montagne à pic qui domine la mer et la ville d'un côté, et de l'autre la campagne, est occupée à son sommet par un poste militaire d'observation, fort important et presque imprenable. C'était autrefois un marabout, lieu saint habité par un ermite vénéré dans le pays. Les Musulmans venaient là en pèlerinage faire leurs dévotions, lorsque la pauvreté ne leur permettait pas d'entreprendre le voyage de la Mecque.

La population de Boudji pouvait être évaluée à 1500 habitants, avant l'arrivée des Français. Le caractère des Arabes dans cette partie de l'Afrique est belliqueux et indépendant. Jusqu'à présent aucune des puissances qui sont venues prendre possession de la ville, les Turcs, les Espagnols et les Génois, n'a pu parvenir à le dompter.

Planche XLIII.

Place de Bone.

Cette place a été construite depuis l'occupation des Français. Bone est à 90 lieues environ d'Alger. Son port est vaste et commode. Sa rade est large, mais exposée aux coups de vent du nord. Les campagnes qui environnent la ville sont fertiles et couvertes d'une riche végétation. Cette partie de notre conquête offre assez de ressources sous le rapport commercial, pour en faire le port le plus florissant des états barbaresques. Sa population, composée de Maures, de Turcs et de Juifs, peut s'élever à 12,000 habitants. Son commerce de blé, de laines et de cuirs, a été autrefois très-considérable, et il est à espérer que les traces que laisse dans un pays l'établissement d'une nouvelle domination s'effaceront avant peu par les soins d'un gouvernement sage, et par les mesures de justice qu'il prendra à l'égard des tribus voisines de nos positions en Afrique. Il est à espérer que particulièrement à Bone, la France recueillera un jour avec usure tous les sacrifices qu'elle y a faits, et que cette ville verra renaître son ancienne prospérité, dont on peut encore retrouver tous les éléments dans les riches productions du sol.

Planche XLIV.

Mosquée à Bone.

Bone, originairement, a été construite avec les débris de l'ancienne ville romaine d'Hippone, dont on voit les ruines à une demi-lieue au sud. Les colonnes de la mosquée, que représente notre dessin, sont des fragments de plusieurs édifices romains : on y trouve plusieurs styles et différentes formes de colonnes et de chapiteaux que les Musulmans ont employés indistinctement; ce qui donne à ce monument un aspect si bizarre. On a trouvé encore dans la ville un assez grand nombre d'antiquités romaines, telles que des mosaïques et des médailles, des inscriptions et des fragments de sculpture. Il ne reste plus à Hippone qu'un vaste amas de ruines, quelques pans de murailles encore intacts, et quelques citernes. Les Maures y montrent l'emplacement et les débris du couvent de saint Augustin.

PLANCHE XLV.

Vue générale d'Oran.

Oran est située sur la côte septentrionale de l'Afrique, à 54 lieues ouest nord-ouest d'Alger. Cette ville a été long-temps au pouvoir des Espagnols, qui y ont construit un grand nombre d'édifices et de fortifications. C'était après Alger la seule ville qui aurait pu offrir quelque résistance aux attaques d'une flotte européenne. La plupart des forts qui la défendent sont situés sur des hauteurs qui dominent la ville. Toute la ville est bordée de rocs et d'écueils. A trois lieues d'Oran, se trouve un excellent port où on élève des fortifications importantes; c'est Mers-el-Kebir, qui signifie port grand, l'un des meilleurs mouillages de la côte.

La ville d'Oran n'a que deux portes, qui sont situées du côté de la campagne: l'une, près de la mer, est défendue par une tour carrée qui au besoin pourrait être convertie en bastion de guerre; l'autre, appelée porte de Tlemsen, parce qu'elle est du côté de la province de ce nom, est flanquée d'une bonne batterie qui met la ville à l'abri des attaques des Arabes. Derrière la ville on trouve une longue vallée ornée d'un large ruisseau et couverte de la plus riche végétation.

PLANCHE XLVI.

Vue d'Oran, prise de la porte de Tlemsen.

Oran est séparée en deux parties, la ville haute et la ville basse. Ce qui rend très-étendue l'enceinte de cette place, c'est un espace assez vaste qui se trouve au milieu de la ville, couvert d'arbres et de végétation de toute nature, et coupé en tous sens de ravins. Dans le plus profond de ces ravins coule un large ruisseau d'eau excellente, qui suit toutes les sinuosités d'une longue vallée, alimente abondamment les fontaines de la ville et se jette dans la mer. Une seconde vue, que nous donnons, explique mieux l'emplacement d'Oran, et donne la position exacte des mosquées, que nous avons représentées en détail dans cette dernière livraison de notre ouvrage.

PLANCHE XLVII.

Petite Mosquée à Oran.

C'est la mosquée la plus remarquable que nous ayons trouvée après la grande dont nous avons donné le dessin dans la planche précédente. Nous avons cru, dans l'intérêt de l'art, devoir reproduire dans notre ouvrage un assez grand nombre de monuments dont le dessin nous a paru original. Nos esquisses, quelque faibles qu'elles soient, doivent engager nos architectes à faire des recherches plus amples et plus détaillées au sujet d'un style dont déja beaucoup d'écrivains ont signalé l'élégance et l'originalité. Il est à remarquer que les architectes de différentes époques ont cherché à apporter dans leur art des innovations qui au fond ne sont que des fragments recueillis dans les monuments de l'antiquité et du moyen âge, et que, jusqu'à ce jour, ils n'ont puisé aucune ressource dans les monuments d'architecture mauresque et asiatique. On y trouve cependant une grande quantité de matériaux qui doivent inspirer des idées neuves. De grands poètes, des écrivains célèbres, tels que lord Byron, Châteaubriand et Volney; des peintres d'un haut mérite, tels que Decamps et Daniell, se sont formés à l'école des Orientaux. Nous devons croire qu'une ample moisson est également réservée aux architectes qui tourneront de ce côté leurs recherches et leurs études.

PLANCHE XLVIII.

Fontaine à Oran.

Cette fontaine se trouve dans la cour d'une mosquée; le dessin de son architecture nous a paru trop gracieux pour que nous ayons omis de le reproduire dans notre ouvrage. Il y a ordinairement à côté de chaque mosquée une petite cour, au milieu de laquelle on trouve une fontaine. Cette disposition se montre dans toutes les villes des états barbaresques. C'est l'endroit où les fidèles se promènent en attendant l'heure de la prière.

PLANCHE XLIX.

Porte à Oran.

C'est la porte qui se trouve au bord de la mer. Le minaret que l'on voit à côté est le plus bel édifice de la ville. Oran, qui a subi tant de révolutions, qui s'est trouvée tantôt en la possession des Arabes, tantôt sous la domination espagnole, n'a pas un grand nombre de monuments purs de style. L'architecture d'Oran diffère peu de celle d'Alger. Le caractère de l'architecture mauresque qu'on trouve à Grenade et sur tous les points de l'Espagne autrefois occupés par les Maures, a subi à Alger et à Oran des altérations apportées par les architectes européens, qui y ont exécuté beaucoup de travaux. Le minaret que nous donnons ici est construit dans toutes les proportions et d'après les dessins de l'ordre mauresque, et il ne le cède en rien par son élégance aux plus belles constructions de ce style. Les vestiges des ouvrages des anciens architectes maures sont devenus rares maintenant, et le deviendront encore davantage à l'avenir, à mesure que le goût de l'Europe envahira l'Afrique. Dans l'empire de Maroc seulement toutes les anciennes traditions vivent encore. Le palais de l'empereur et les belles constructions de Tanger, suivant M. Eugène Delacroix, peuvent rivaliser avec tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus riche dans les palais de l'Alhambra.

PLANCHE L.

Vue générale de Mascara.

A treize lieues environ au sud sud-est d'Oran, se trouve Mascara ou El-Mascar, ville assez importante située au milieu d'une belle plaine où l'on rencontre quelques villages. Sa population est d'environ quatre mille ames. Cette ville a commencé à prendre de l'importance à l'époque où les Espagnols s'étaient rendus maîtres d'Oran : elle servait de point de refuge aux nombreux déserteurs de l'armée espagnole. Depuis, elle a conservé cette importance. Ses constructions, qui n'étaient que de méchantes cabanes vers le milieu du dernier siècle, ont été converties en habitations commodes, et ses habitants, qui ne s'étaient fixés dans cet endroit que pour un temps donné, comme le font toutes les tribus nomades de l'Afrique, y ont formé un établissement définitif, qui est devenu le centre de tout le commerce de cette province. Tlemsen, ville située à trente lieues d'Oran, donne également son nom à cette province. Mais cette dernière place, autrefois très-considérable, est bien déchue aujourd'hui : elle était la résidence du bey, qui la quitta pour faire de Mascara la capitale de toute la province occidentale des états barbaresques.

LESSORE ET WYLD.

FIN.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

Lessore et Wyld Ch. Motte Imp.

VUE GÉNÉRALE

prise du Port

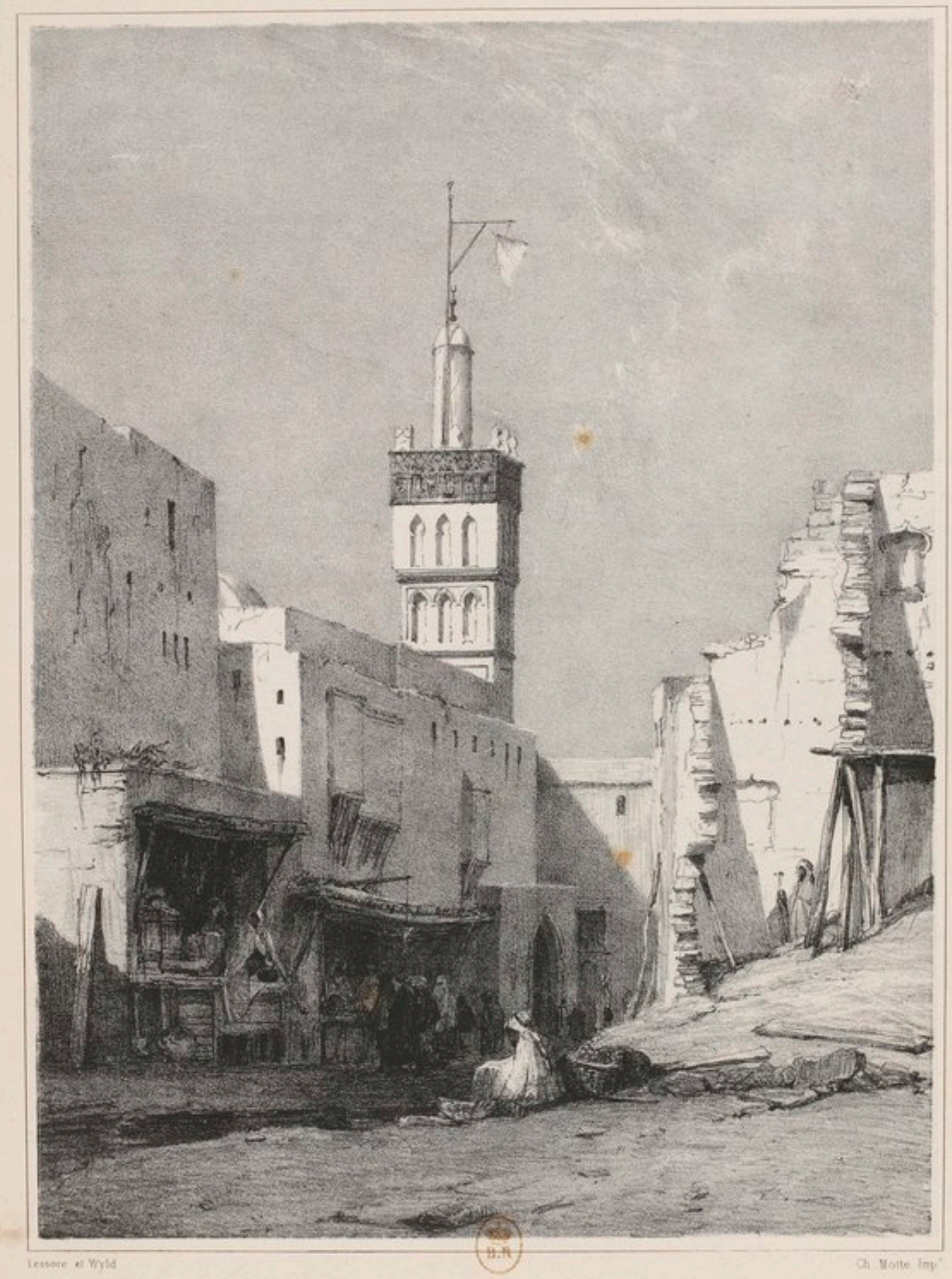
Lessore et Wyld

B.R

Ch. Motte Imp.

VUE D'ALGER

prise du Faubourg Bab-Azoun.



Lessore et Wyld Ch. Motte Imp'

RUE BAB-EL-OUED.

Lemaire et Wyld

Lith. de Ch. Motte

RUE BAB-AZOUN

Lessore et Wyld Ch. Motte Imp.r

CAFÉ MAURE RUE DU SOUDAN.

Wyld & Lessore

Ch. Motte Imp.r

BAB-EL-OUED.

W. Wyld & Lessore

Ch. Motte-Lacy

MARCHAND DE LA RUE DE CHARTRES.

Wyld et Lessore Ch. Motte Imp.r

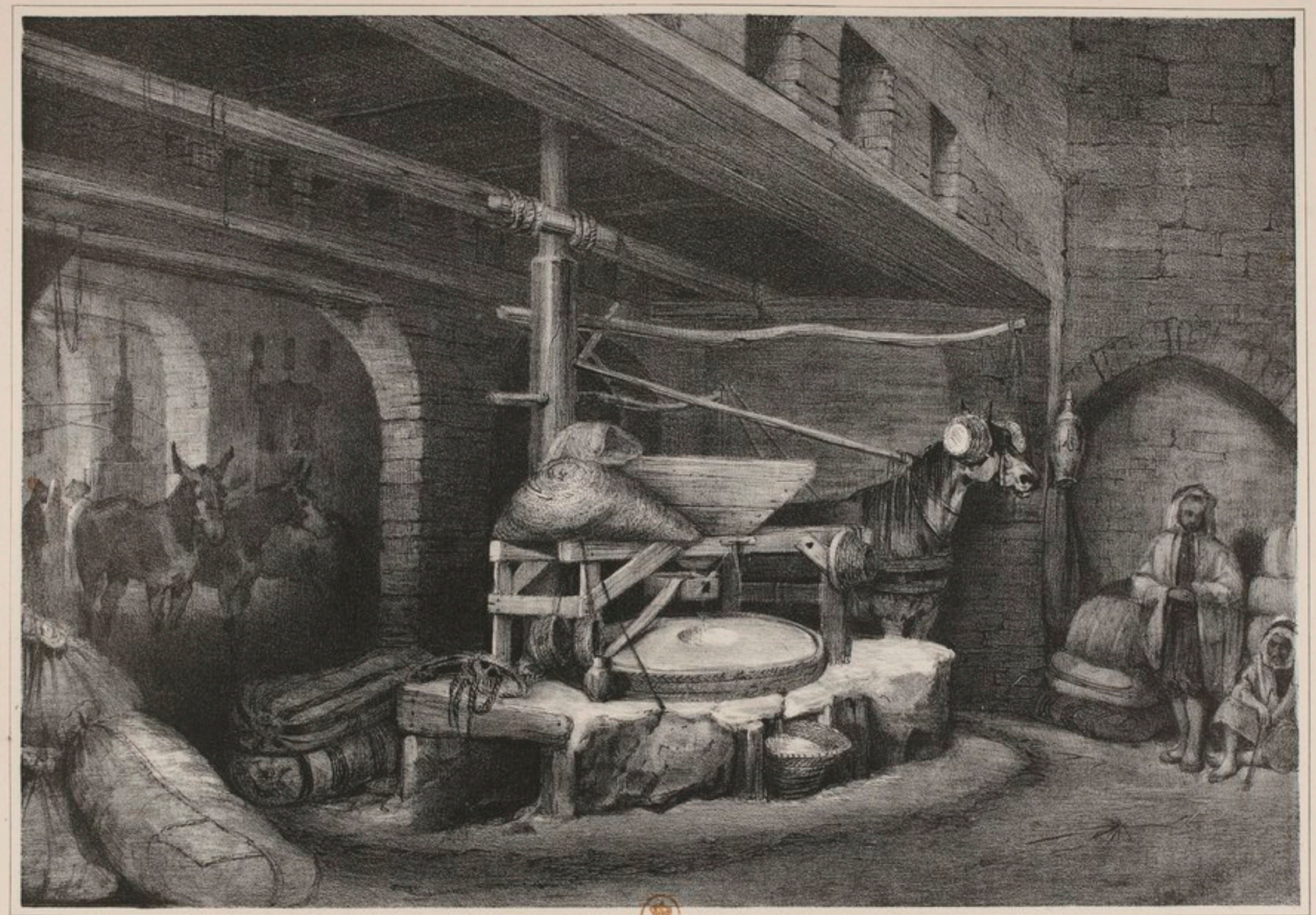
MOSQUÉE

rue de la Pecherie

Wyld et Lemaire

Ch. Motte Imp.r

MOSQUÉE



Wyld & Lenoire B.R Ch. Motte Imp^r

MOULIN ARABE

Lessore & Wyld Lith. de Ch. Motte

VUE DE L'HOTEL DE LA MARINE.

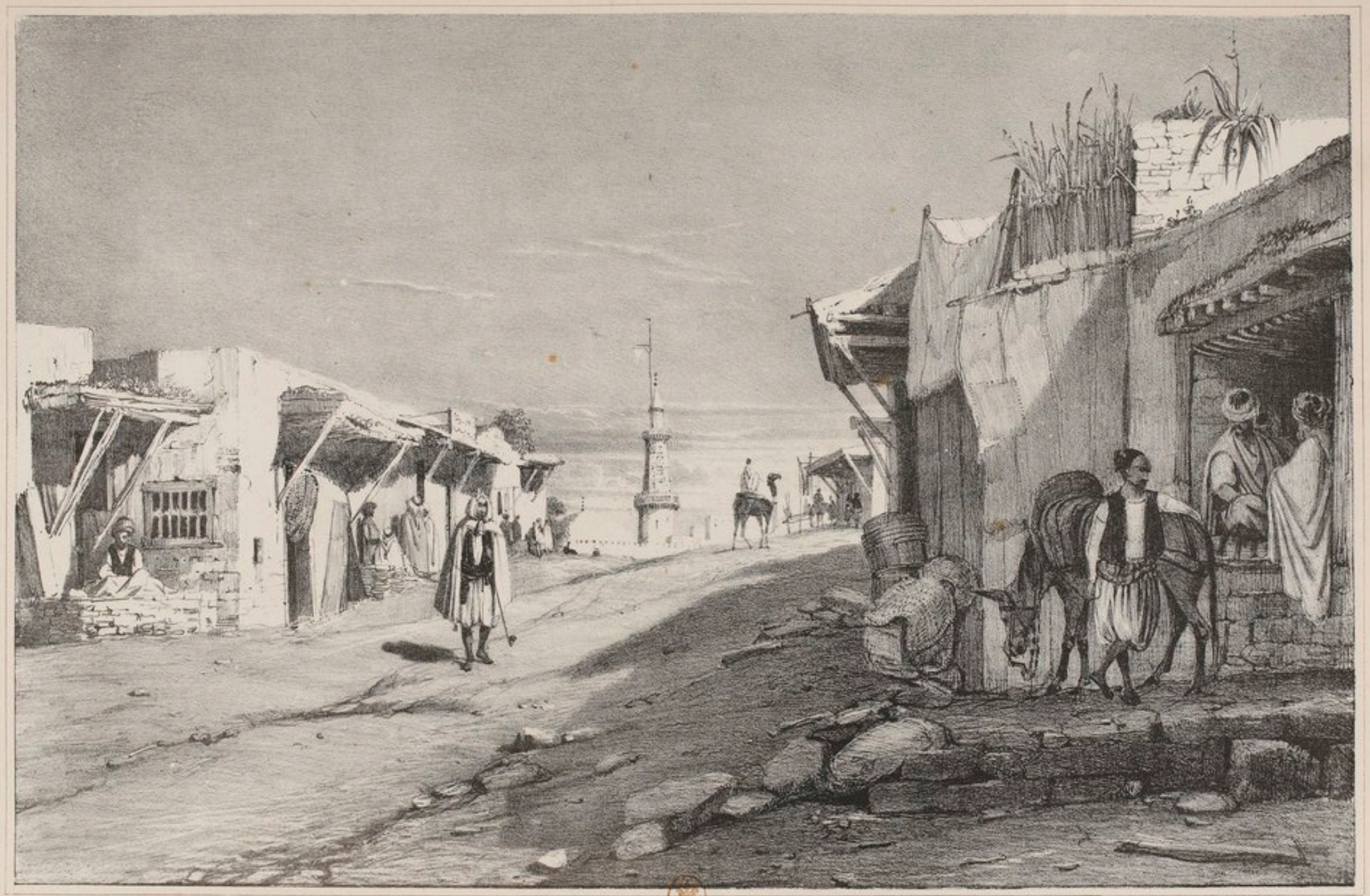
Lemoine & Wyld. lith. de Ch. Motte

B.R

PLACE JUBA.

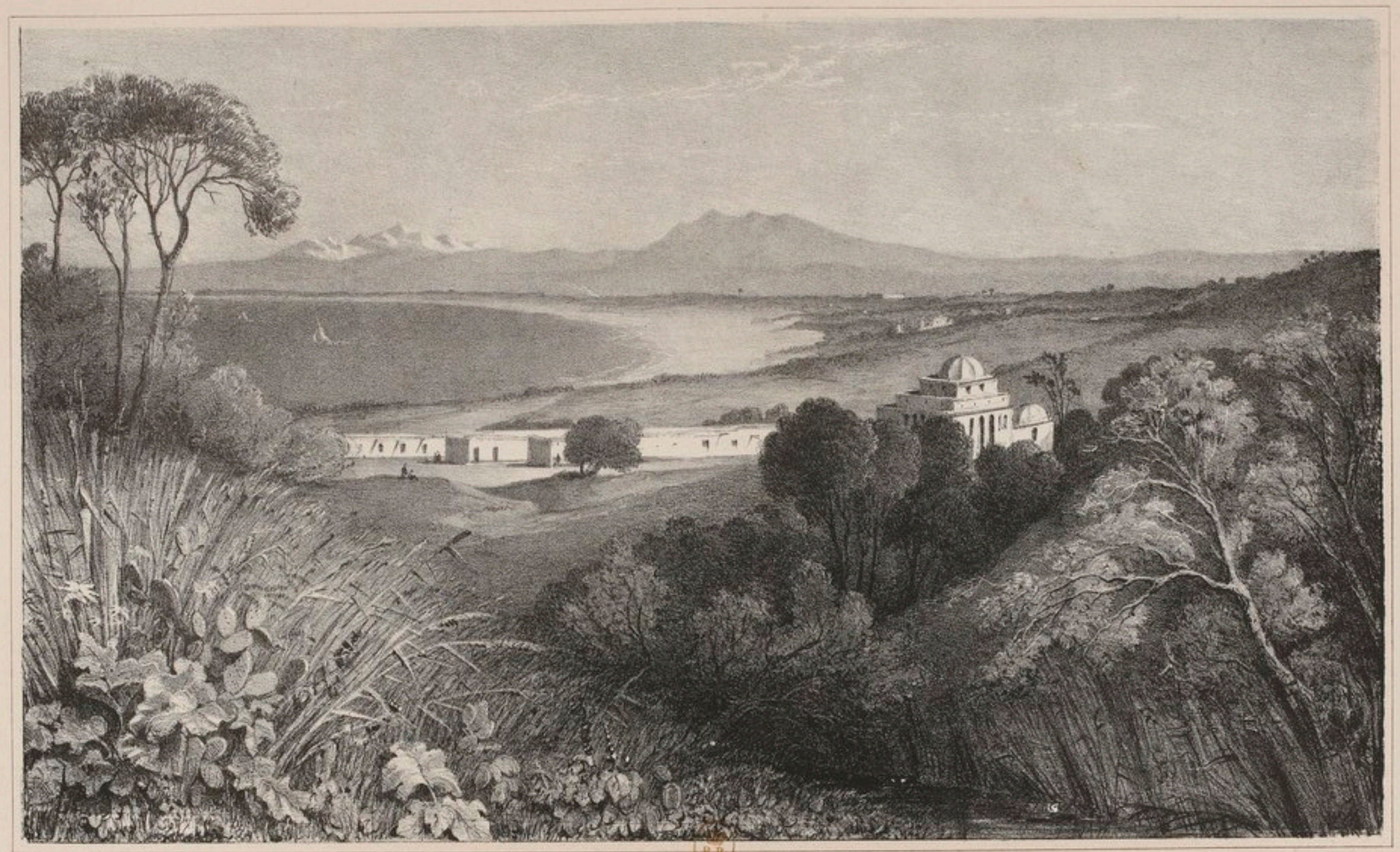
Lassore & Wyld Lith. de Ch. Motte.

MARCHAND DE LA PLACE JUBA.



Jessore & Wyld. B.R. Ath. de Ch. Motte

FAUBOURG BAB-AZOUN.



Leasore & Wyld. Lith. de Ch. Motte

VALLÉE DE MUSTAPHA PACHA.

B.N

Wyld et Lessore lith. de Ch. Motte

VUE GÉNÉRALE PRISE A BAB-EL-OUED.

ROUTE DU JARDIN DU DEY.

Wyld & Lessore. Bth de Ch. Motte.

TUILERIE

Wyld & Lessore

lith. de Ch. Motte

JEU DE DAMES.

Wyld et Lessore

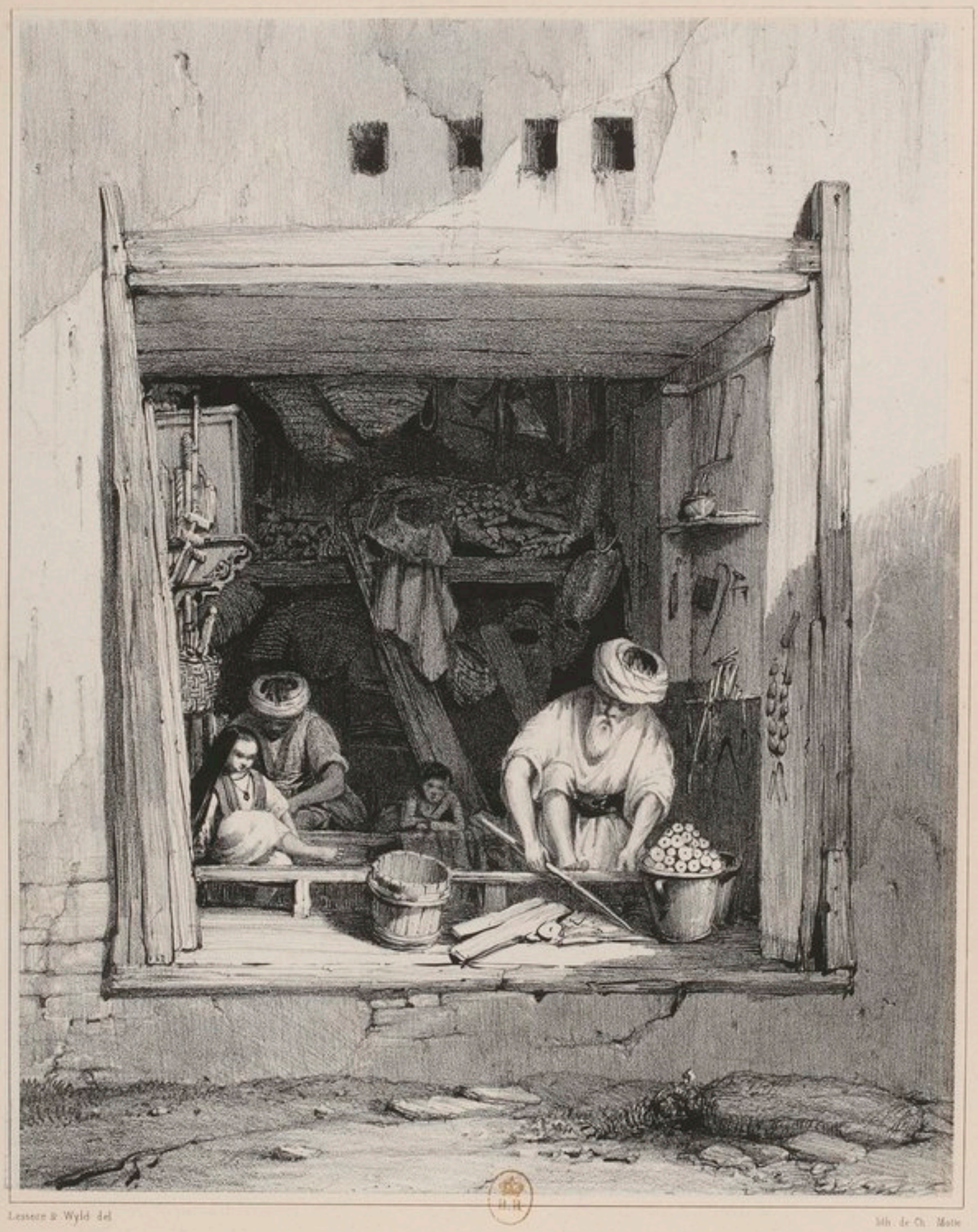
B.N.

Lith. de Ch. Motte

INTÉRIEUR DE SALLE A MANGER.

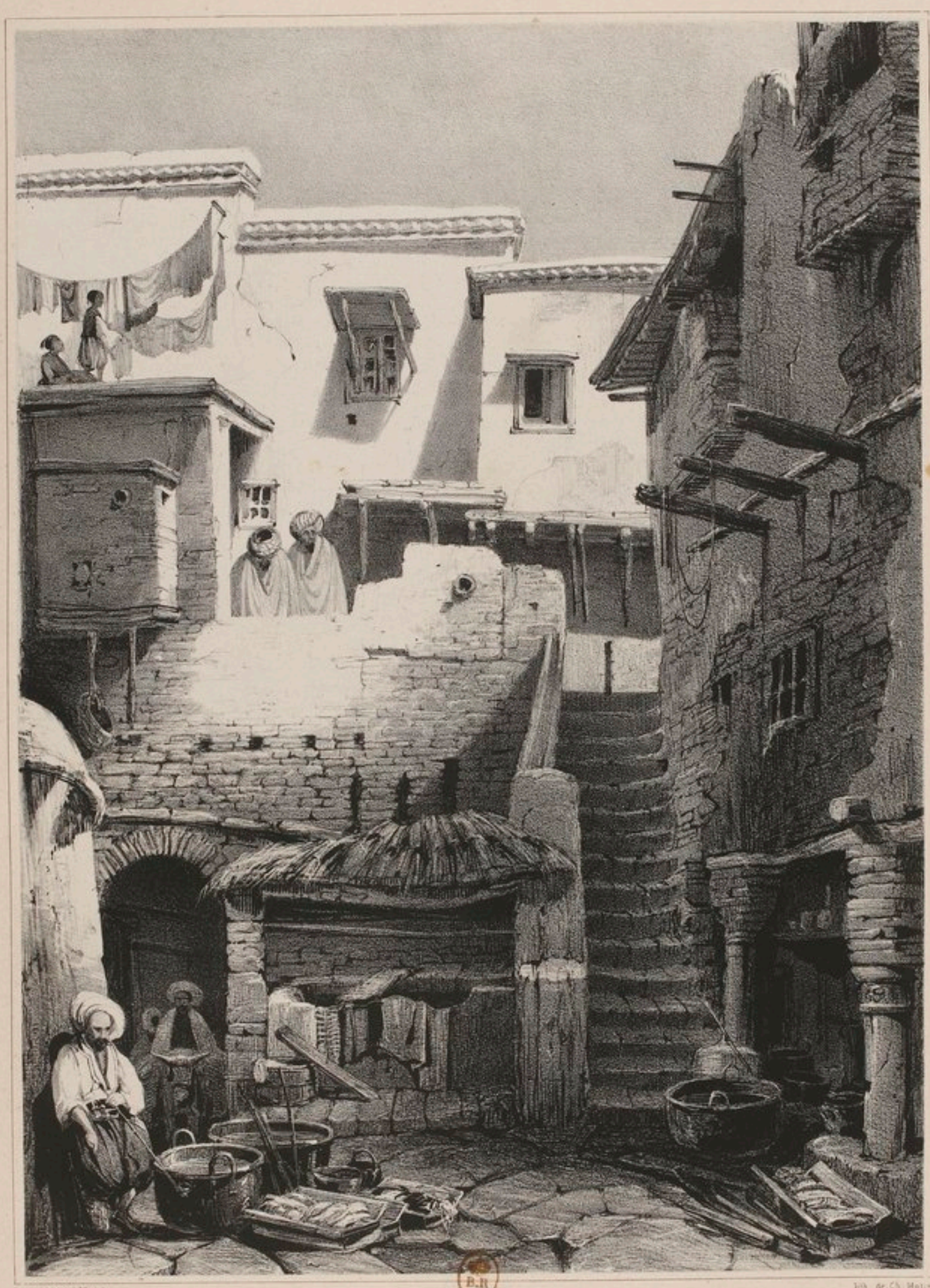
Lemoine & Wyld Imh. de Ch. Motte

MARCHÉ A BABAZOUN.



Lessore & Wyld del. Mth. de Ch. Motte

TOURNEUR



Lessore & Wyld del. Imp. de Ch. Motte

TEINTURIER.

Lassere & Wyld

B.R

Lith. de Ch. Motte

Lemercier & Wyld Lith. de Ch. Motte

FÊTE MAURESQUE.

Imp. Lemercier & Wyld. Lith. de Ch. Motte.

ENTRÉE DE MAISON.

Wyld et Tassaert

lith. de Ch. Motte

VUE DE LA BAIE, PRISE A LA PORTE NEUVE

Wyld et Leveaux

Lith. de Ch. Motte

REMPARTS DE LA CASBAH.

Wyld & Leware

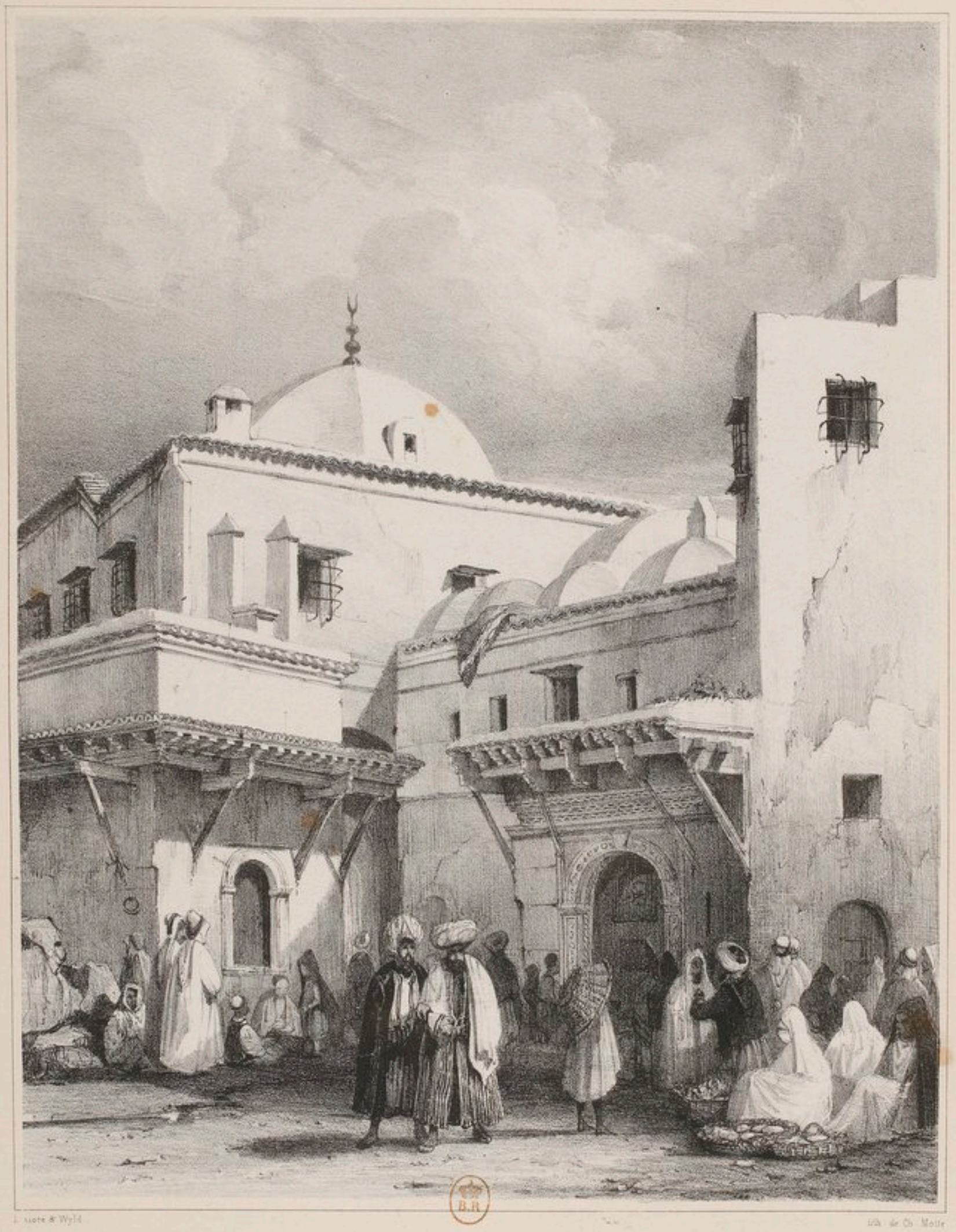
lith. de Ch. Motte

RUE DE LA PORTE NEUVE.

BAINS DU DEY.

Lessore & Wyld Lith de Ch. Motte

ABREUVOIR PRÈS DE MUSTAPHA PACHA.



L. Haghe & Wyld Lith. de Ch. Motte

HÔTEL DE LA MARINE.

Lemaire & Wyld. Lith. de Ch. Motte

RUE DE LA CASBAH.

Lessore & Wyld Lith. de Ch. Motte

FONTAINE BIRKHADEM.

Lessore & Wyld.

Lith. de Ch. Motte

PASSAGE JENNÉ.

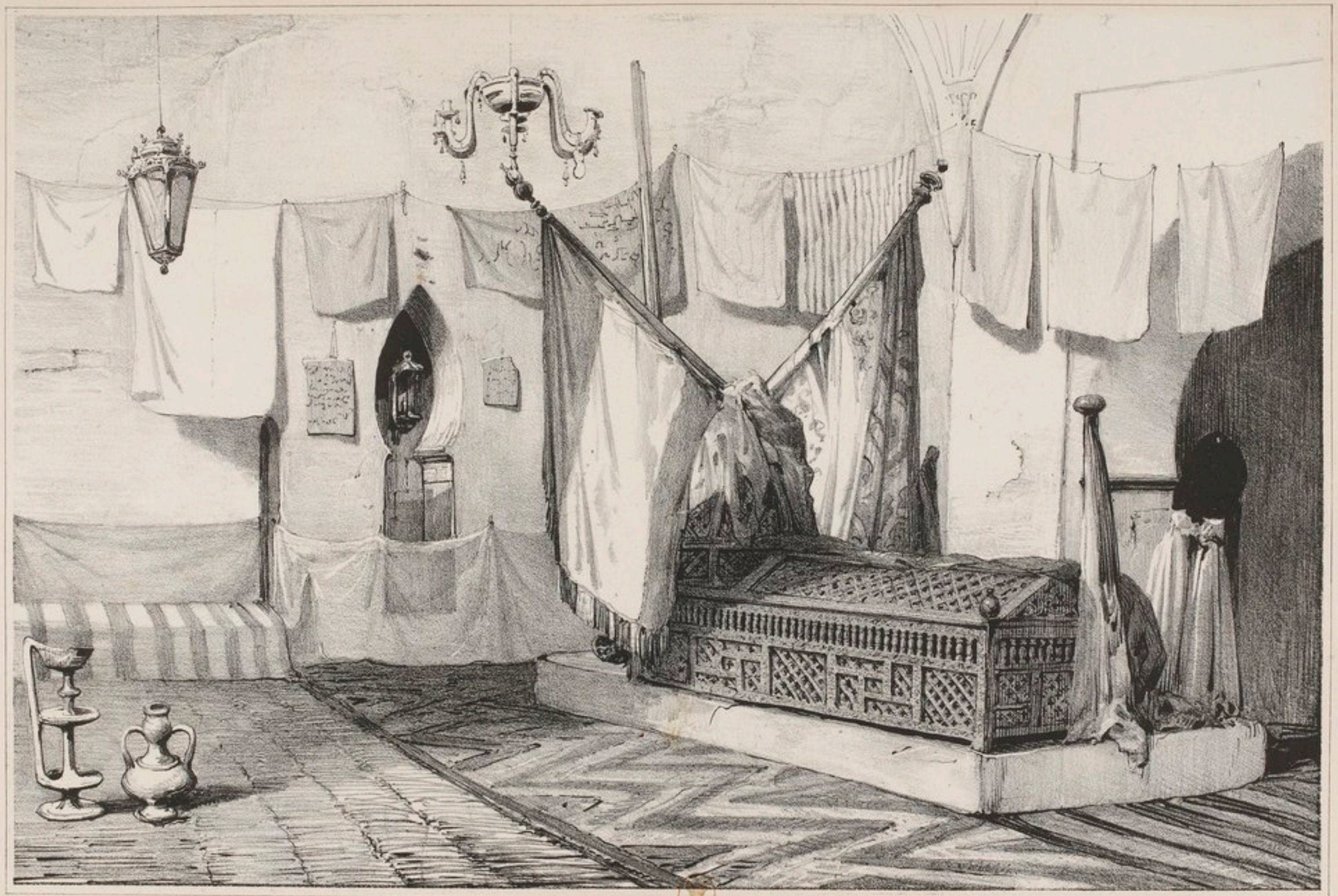
Wyld & Lessore Lith. de Ch. Motte

DANSE DE NÈGRES.

Wyld & Lessore

Bibl. de Ch. Motte

SALLE DE BAINS.



Wyld & Lessore

B.R

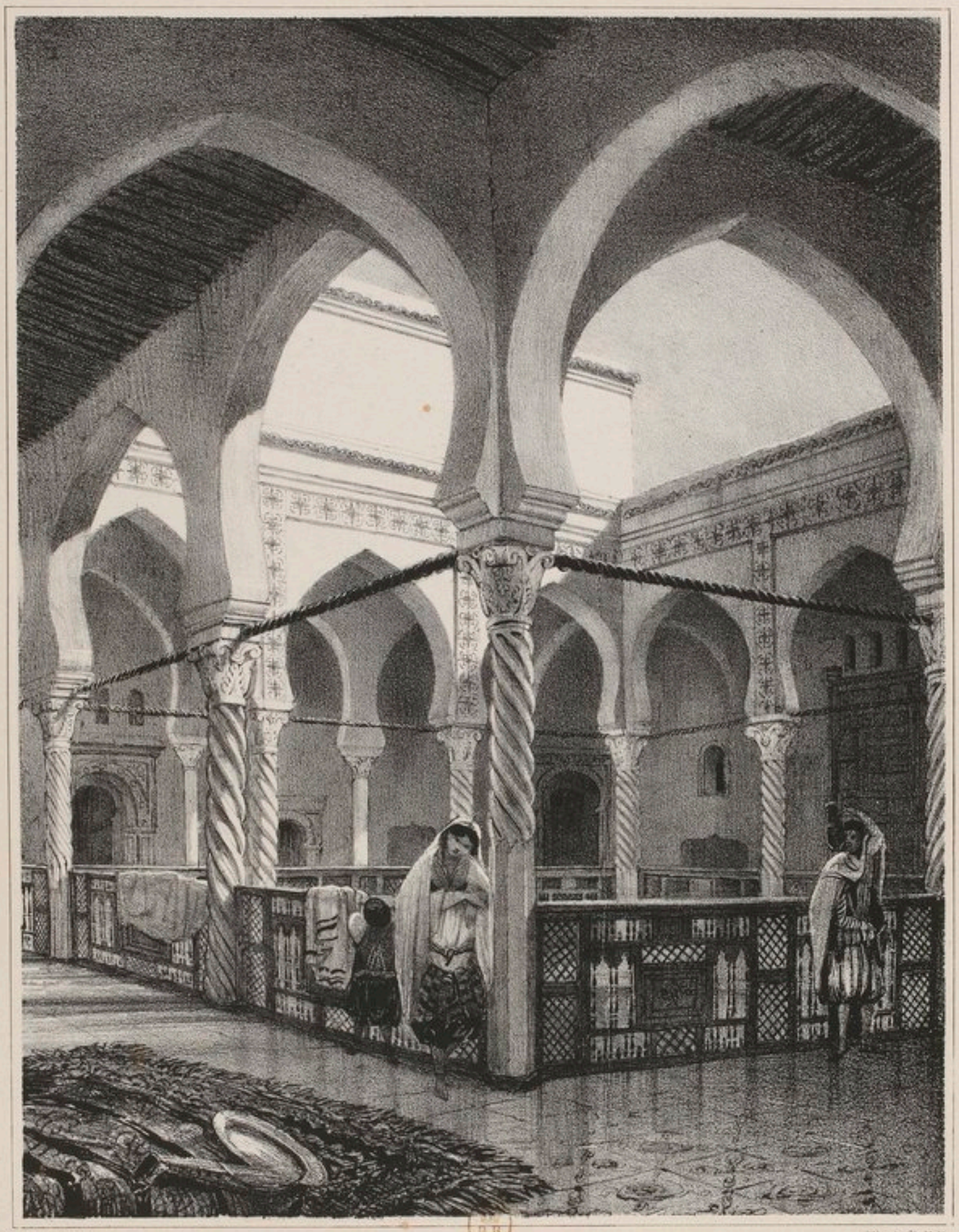
Lith. de Ch. Motte

INTERIEUR DE MOSQUÉE A SIDI - EL - FERRUCH.

Wyld x Lessore

Lith. de Ch. Motte

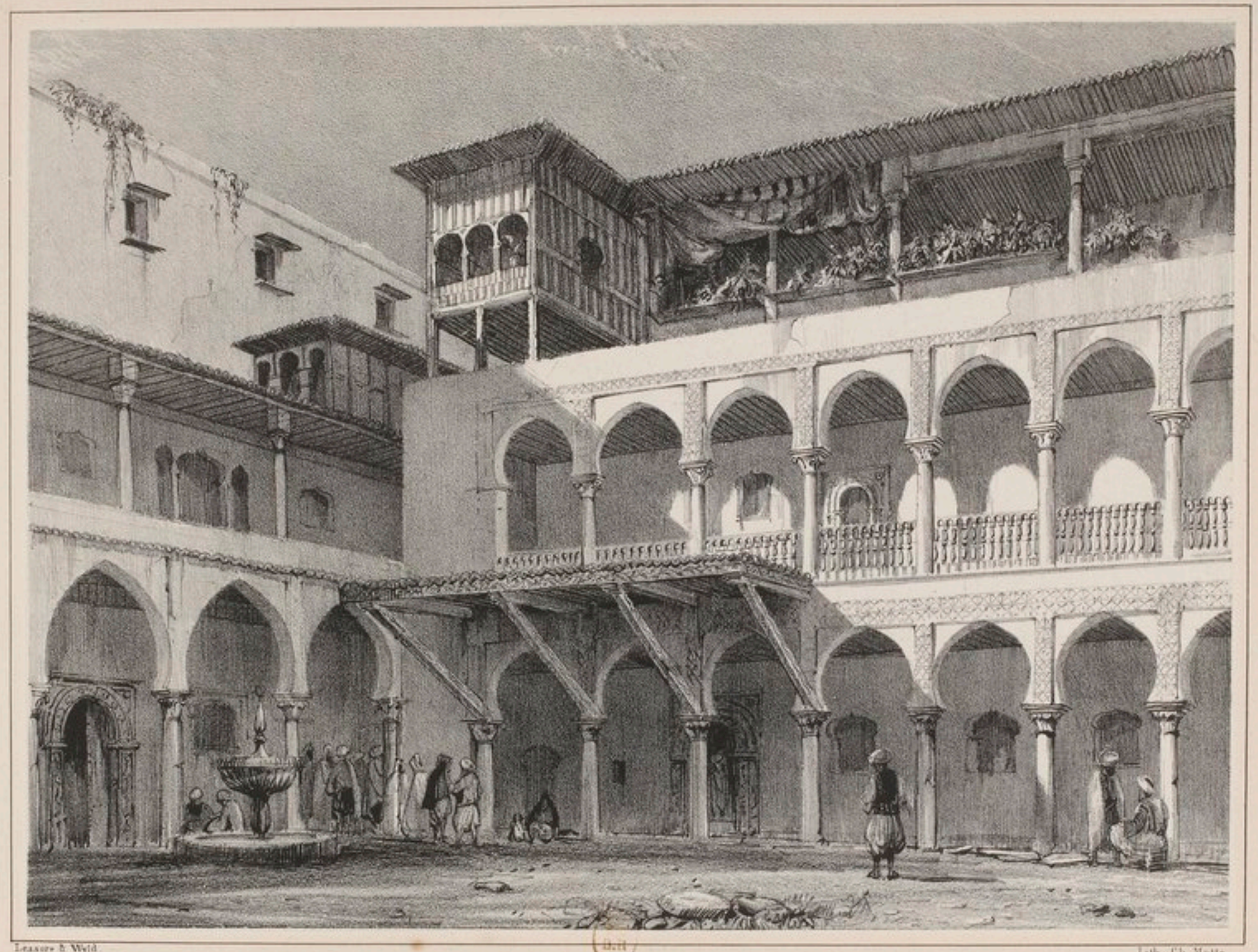
FESTIN JUIF.



Wyld et Lassore

Imh. de Ch. Motte

INTÉRIEUR DE MAISON.



Lemaire & Wyld. Lith. Ch. Motte.

PAVILLON DE LA CASBAH.

Lessore & Wyld. Lith de Ch Motte.

VUE GENERALE DE BOUDJI.

Lessore & Wyld. Lith. Ch. Motte.

PLACE DE BONE.

Leanore & Wyld. Lith. Ch. Motte.

MOSQUÉE À BONE.

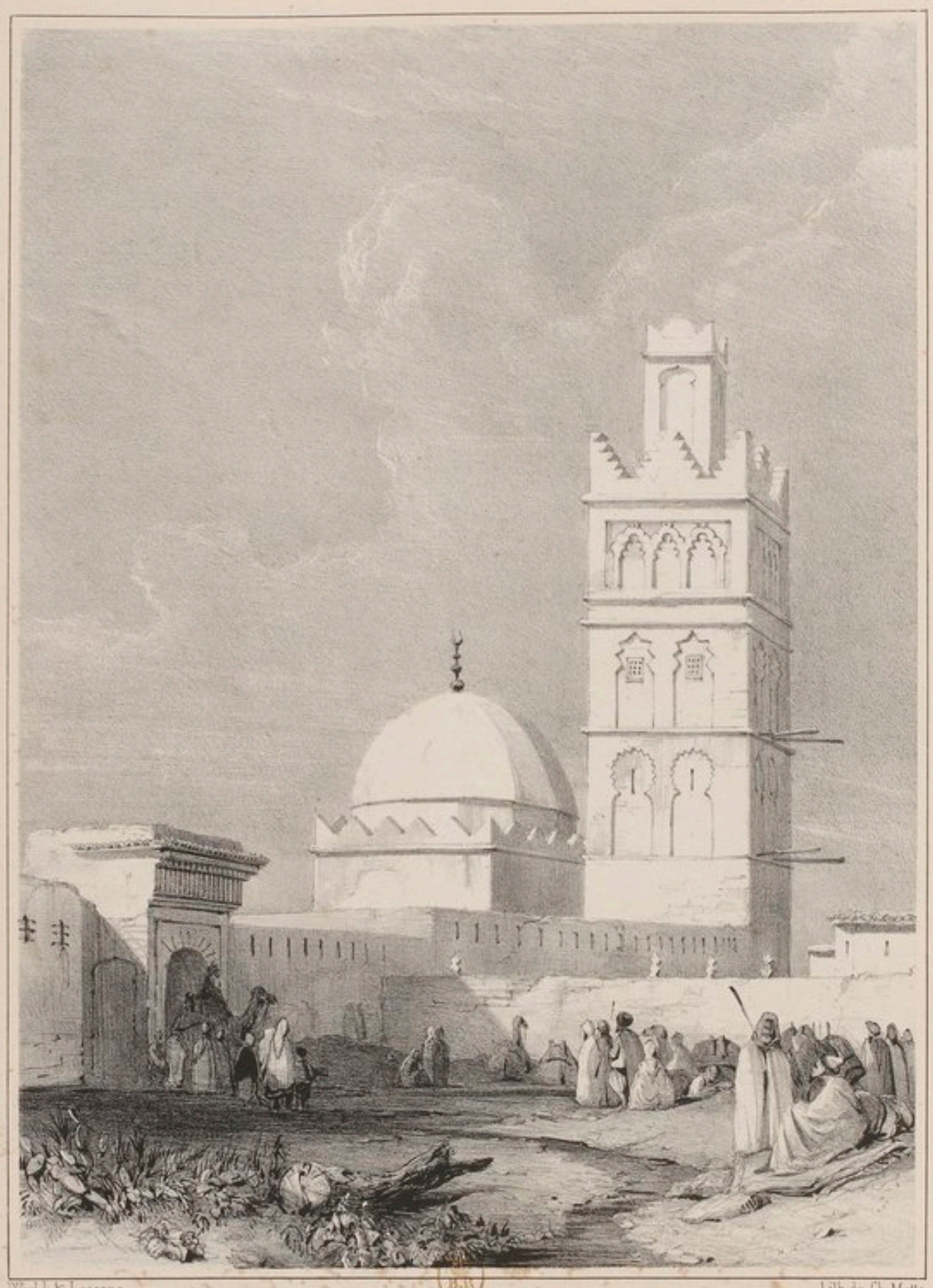
Lemaire & Weid. B.R. Lith. Ch. Motte.

VUE GÉNÉRALE D'ORAN.

Wyld & Lexore

Lith. Ch. Motte.

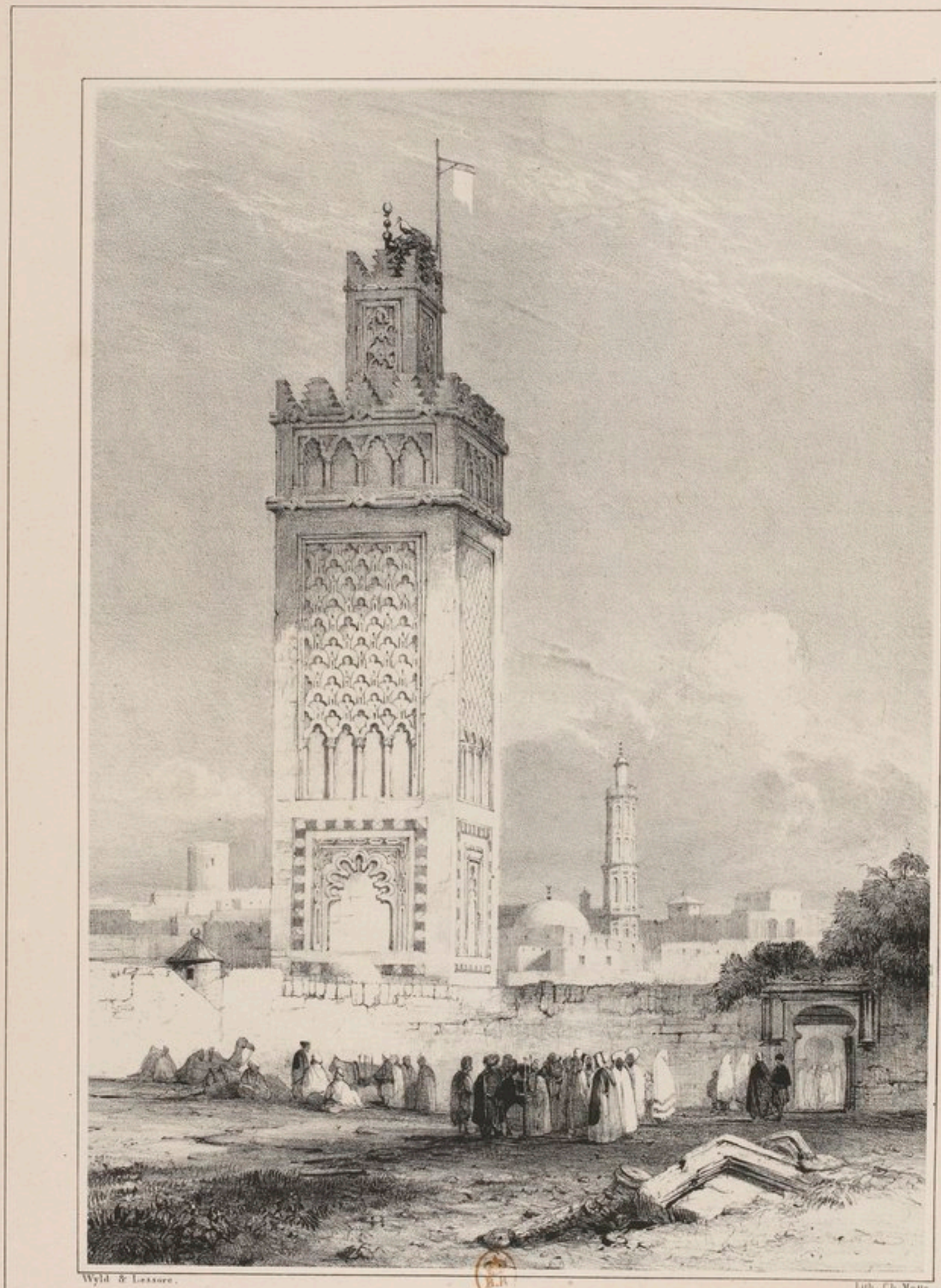
VUE D'ORAN PRISE DE LA PORTE TLEMSEN.



PETITE MOSQUÉE A ORAN

Wyld & Leasore. Lith. Ch. Motte.

FONTAINE À ORAN.



Wyld & Lessore. Lith. Ch. Motte

PORTE D'ORAN

VUE GÉNÉRALE DE MASCARA.

Myrla & Lemaire. Lith. Ch. Motte.